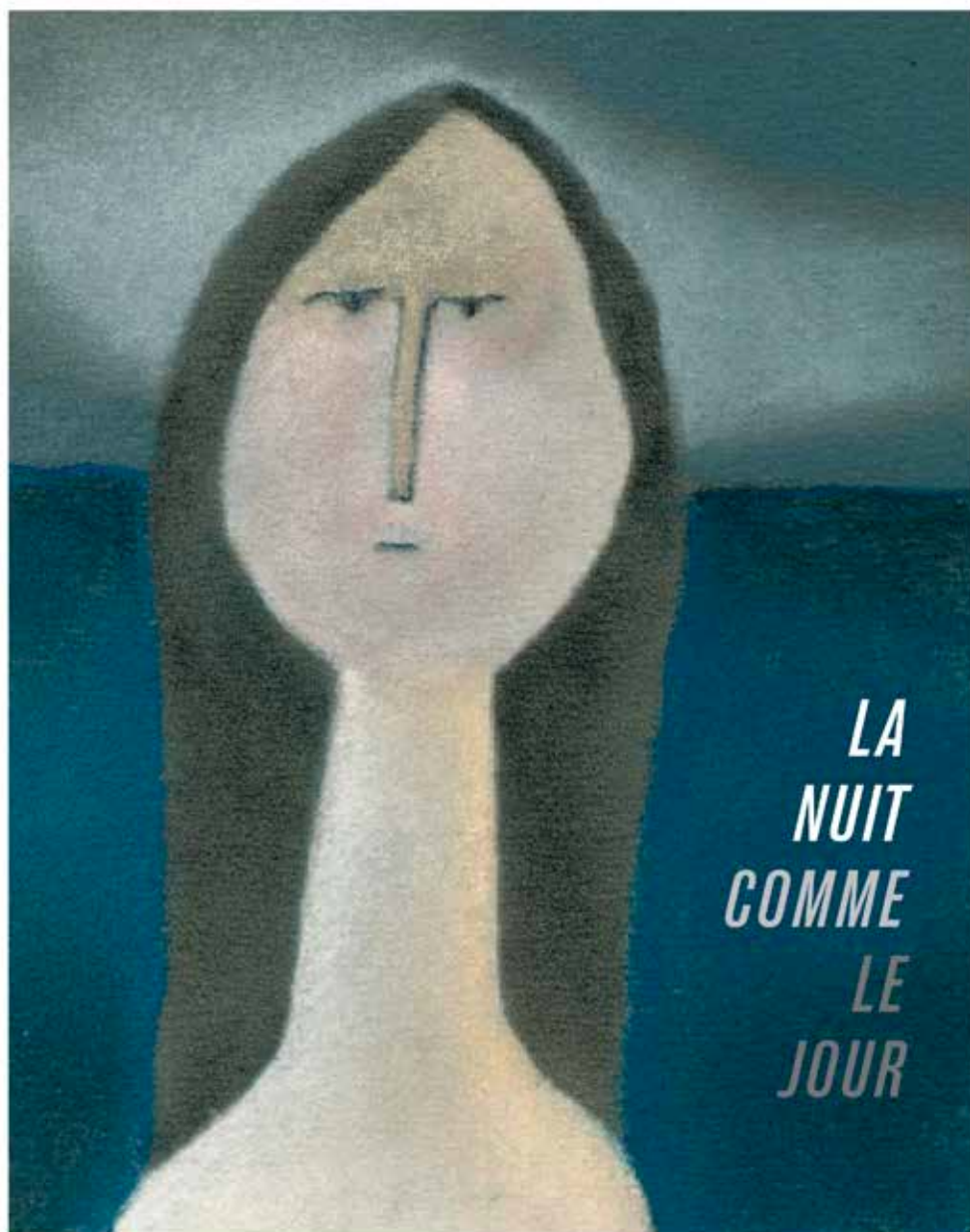


JEAN CHARLEBOIS



LES HEURES BLEUES / LA PASSE DU VENT



LA NUIT COMME LE JOUR



JEAN CHARLEBOIS

LA NUIT COMME LE JOUR

VERS ET PROSE

Avec six tableaux  
de  
Charles Lemay

LES HEURES BLEUES / LA PASSE DU VENT

LES HEURES BLEUES

4455, avenue Coolbrook, n° 2  
Montréal (Québec) H4A 3G1  
438.399.2077

editions.lesheuresbleues@gmail.com  
www.heuresbleues.com

Diffusion Dimedia (Canada)  
www.dimedia.com  
Distribution du Nouveau-Monde (France)  
www.librairieduquebec.fr

ISBN 978-2-924537-18-3 (papier)  
ISBN 978-2-924537-19-0 (pdf)  
ISBN 978-2-924537-20-6 (epub)

Dépôt légal : BAnQ, 2016  
© 2016, Les Heures bleues, Jean Charlebois  
et Charles Lemay

Éditions électroniques :  
Anne-Marie Arel, italique@gmail.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur  
programme de publication l'aide du Conseil  
des Arts du Canada et de la Société de  
développement des entreprises culturelles  
du Québec (SODEC). Les Heures bleues  
bénéficient du Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres du Gouvernement.

*À la mémoire de mon grand-père maternel  
aux yeux bleus bleus bleus,*

*Charles Benjamin Simard*

*de Baie-Saint-Paul,  
qui tenait le magasin général, situé drette en face de l'église,  
ras le pont qui enjambe la rivière du Gouffre,  
à deux pas du café Moderne  
(le cœur du village dans les années cinquante).*

*Et ta pensée est avec moi  
dans mon désir de me sur-  
vivre. J'ai voulu te dire cela  
parce que tu y trouveras la  
certitude que le temps ne  
changera jamais rien de ce  
que tu as trouvé en moi.*

Bernard Noël

Tu es chez toi à longueur de journée de moi  
sur les pointes de ton regard sérieux de ballerine  
dans ta maison sans rideaux que je suis  
je dirais même sans trop m'avancer dans mes affaires de cœur  
que tu fais vivre demain pour que vivent mes mots  
J'entends tinter tes étoiles naines qui à première vue s'entendent  
entre elles pour faire du bruit lisse de ciel vertical  
comme des cataractes muettes  
c'est beau sans bon sens à perte de vue j'y referais ma vie

Tu défais le lit de ton vol à vue dans tes désirs gourmands  
tu as toujours su te faire voir pour te faire avoir  
pendant que je dors à peine du bout du bout des yeux  
dans ta beauté unie la nuit comme le jour  
océane  
pour ne pas rater ton entrée dans l'atmosphère  
où *la terre est bleue comme une orange* dit-on  
nue de tout ton cœur tu donnes au ciel des reflets  
de vitraux gothiques de rosaces qui prient  
tandis que ta bouche dit des mots qui n'en sont pas

Démone presque grand dieu du ciel  
laisse ton cœur me battre laisse laisse ton corps m'alunir  
laisse laisse-nous le temps de vivre hors du temps  
laisse

☆ ☆ ☆

Le vent se lève de partout et nous prenons forme  
comme une amoureuse et son amoureux qui ne se quittent plus  
tellement *illes* sont nus    veines ouvertes  
dans le petit-lait du lit    zébré de membres ensalivés

Animal persistant comme un enfant tout le temps tout entier  
du vent qui donne un sens unique    main ouverte  
sous de petites tenues de nu qui se montre sous son vrai jour  
pour peupler la lumière détrempée  
    arc-boutée aux ombres blanches

☆ ☆ ☆

Après la pluie si tu veux nous irons si tu le veux bien  
marcher le long du fleuve bleu-vert de nos ancêtres  
pour ouvrir nos ailes et parler du cœur humain exact  
muscle tout en rondeur qui se bat toute la journée tous les jours  
à faire l'homme à nous préparer au sommeil long  
qui ose nous dire oui quand c'est bel et bien non

Et nous nous dirons des mots d'amour en proses immortelles  
des mots aimant l'amour des phrases aux yeux verts  
en forme de visage qui sourit de tout avouer  
avant que les mots bientôt perdent leurs lettres  
avant que nous ne parlions plus en nous tenant par la main  
mots de vivant de cœur atout debout près du lit rivière  
cœur qui se bat de battre dans les veines  
pour que l'on se souvienne du temps que nous faisons  
en dehors du temps

Il n'y aura plus rien de rien autour de nous et c'est déjà trop  
puisque plus tu t'éloignes de moi plus je ne suis plus rien  
à peine une mort habituelle dans un monde qui n'est pas du monde  
où les trop parleurs de maux font les beaux  
la plupart du temps étouffés dans leurs mots dits  
trop grands pour eux comme des chaussures trop petites

Viens vite là pour que nous réinventions le temps  
pour l'amour du ciel  
d'où nous repartirons en silence comme des pèlerins  
vêtus de velours rouge  
cueillir les parfums pour mieux vivre la terre ici présente  
pour essayer le plus possible d'échapper à la nuit surtout l'hiver



Je me parle. Comme le font tous les humains du monde, j' imagine. Je me parle dans ma tête. Comme un vieux fou aussi peut-être... Je n'en sais rien. Je me parle. Pour habiter un monde dans lequel je suis un SDF. Mais, d'abord, toi. Toi, toi, toi... Sois sans l'ombre d'une crainte ni d'un seul petit doute, je te tiendrai la main. Sois rassurée, je te tiendrai la main. Quand tu mourras. Quand tu auras décidé de mourir. Je te dirai de mourir, ma chérie. Juré. Je te tiendrai la main et je veillerai de tous mes yeux sur toi. Lorsque tu m'as demandé un jour de te tenir la main, quand tu mourras, j'ai été ému au sang. Ce tout petit si grand geste. Presque insignifiant. Pourtant immensément immense. Comme un ciel élargi. Je te tiendrai la main et, si tu me le permets, je te lirai de temps en temps des phrases de mes écrivains sorciers. Ou plutôt sourciers. Quelques mots que j'aime, très doucement, dans l'oreille. Parce que, eux, ces voyants-là, ils savent. Je ne pleurerai pas. Promis. Je te dirai simplement de mourir. Je me répète, je sais. De mourir. De te laisser partir. De nous quitter. De ne pas avoir peur de partir sans moi. Je serai là, je veillerai sur toi, ne crains rien. Je te tiendrai la main. Je me parle et je me reparle, souvent. Tu te laisseras sortir de ton corps de misère qui te fait tant de mal. Je te dirai de mourir. Je te dirai aussi que je suis toujours aussi ému par ta beauté. La finesse de tes traits. Comme Aliénor d'Aquitaine, le jour de son mariage en la cathédrale Saint-André de Bordeaux. Belle comme il y a trente ans quand on s'est embrassés pour la première fois au square Saint-Louis. En face de chez *l'homme rapaillé*. Tu m'avais dit un jour que tu voulais que je te tiennne la main quand tu allais mourir. Je tiens ta main pour toujours. Plus un jour, si tu veux. Je me parle, mais j'ai du mal... Quitte-nous. Quitte ce pays de Haute-Amérique et retourne dans tes terres sarcler tes vignes. Meurs. Laisse-toi

porter par le grand calme « velouté ». C'est le mot que mon père a employé quand il est mort quinze secondes à l'hôpital, juste avant de recevoir un *pacemaker*. Il est mort et, quinze secondes plus tard, il est ressuscité. Je lui ai demandé comment c'était de mourir. Il a répondu, après au moins deux bonnes minutes de réflexion, que c'était « velouté ». Meurs. Je ne veux plus que tu souffres une seconde de plus. Je ne veux plus que tu sentes le mal qui te broie la tête. Je suis là, je te regarde. Je veux que tu meures de toutes mes forces paralysées tremblantes. Meurs. Quitte tout. Quitte-moi. Quitte-nous. Meurs. J'aurai moins mal si tu meurs. Tu m'as permis de vivre encore toutes ces années parce que tu étais là et que tu veillais. Tes yeux noirs... Chez toi, sur la galerie, c'était l'été, on venait de se rencontrer. Tu riais tellement bellement. Tu étais heureuse, je crois. Tu parlais vite vite vite. Tous tes gestes étaient vifs, ton cerveau roulait à deux cents à l'heure. C'est à ce moment-là, précisément, que j'ai senti que je t'aimais à la vie à la mort. Meurs. N'essaie pas de combattre la vie qui se refuse à toi. Meurs. Je vois le village de ton rêve où tu habiteras, que tu seras seule à peupler du soleil félin de ta beauté. N'essaie pas d'ouvrir les yeux. Meurs. Je suis là. Fais-le, ma chérie, meurs. Meurs, dans la belle grande paix du cœur entier. Tu m'as amené jusqu'ici, avec toi, et je sais que tu tiens à moi, je sais que tu m'aimes, mais je veux que tu meures. Il faut que tu meures, sinon je vais mourir avant toi, et tu seras toute seule pour mourir. Et je ne veux pas que tu sois seule. Je tiens parole, c'est tout. Meurs. Je t'en supplie. Mon grand amour humain sur toute la terre entière. Ma plus que vive. Ma grande source d'eau de vie, parce que je sais... je sais... tu trouves que je ne suis pas très doué pour le bonheur. Tu as raison. C'est toi ma vie. C'est toi mon intransigeance affirmée. Meurs. Laisse tout.

Sors de ton corps. Va rejoindre les énergies nouvelles. Meurs. Prends tout ton temps, je reste avec toi pour le reste de ma vie. Juré. Sois sans crainte. Sois belle et très toi. Meurs. Tout de suite. Je ne bouge pas, tu vois en toi où tu en es avec toi, et tu décides. Tu meurs de toi. Tu laisses la suite des choses faire les choses à ta place. Meurs. Si je te parle, si je nous parle, c'est pour mieux apprendre mot à mot ta mort. Je serai ton miroir où tu pourras continuer à parler sans ombre. D'un seul coup d'aile je saurai que c'est toi. J'irai sentir tes vêtements dans ton placard quand je rentrerai à la maison. Et je dormirai dans ta chemise de nuit. Meurs. Tu es la femme de toute ma vie. Le paysage de ma réalité sur la terre. Le site grandiose qui me dicte la conduite que je dois tenir en tout temps, celui qui fait s'allumer les feuilles de la sensibilité. L'intelligence du cœur. Tu m'as appris mon cœur. Tu m'as fait voir mon cœur. Tu m'as convaincu que le cœur pouvait vivre sa vie. Tu m'as tenu au cœur. Je tiens à toi plus que de tout mon cœur. Meurs. Il faut que tu meures. Tu m'avais dit de ne pas avoir peur de te le dire quand tu allais mourir. Meurs. Meurs, sans t'en rendre compte. Je te regarde. Ton visage est calme, profite-en : saute et va-t'en vite te réfugier dans les bras monde de la lumière. Meurs. Si tu es vivante, je ne veux pas que tu vives, tu n'es plus toi, tu dévies, et je souffrirais trop de savoir que tu es vivante avec ce mal dans ta tête. Meurs. Meurs. Je veux que tu sois morte sur la terre comme au ciel. Tu m'as souvent dit que tu ne croyais pas en dieu. Tu trouvais tout de même que c'était une belle histoire inventée pour nous tenir la main en mourant. Meurs. Ma grande humaine, ma surdouée. Comme je t'aime de toute ma vie. Comme tu me procures la force d'exister. Comme tu me dis des mots d'amour, oui, tu me parles, et j'entends tout ce que tu me dis. Tu as fermé les yeux

pour dormir un peu, parce que ta tête te ravageait les yeux. Mon amour... Comme je sais que tu m'entends te dire... de mourir. Meurs. Ne regarde pas en arrière, ne te retourne pas, va, marche dans ta lumière. Ne crains rien, je suis là. Détache-toi de moi, détache-toi de nous. Quitte ta peau de lune et revêts ton âme qui te tend un boubou bleu-vert comme l'eau du fleuve. Sois forte, et tu l'es. Tellement. Ce sera comme quand tu vas au cinéma toute seule. Tu quittes la maison en disant : « À tout à l'heure ! » Joyeuse. Et tu disparais. Disparais. Envahis-toi de toi. Retourne à ta jeunesse dans le quartier espagnol de Bordeaux, ta ville aux toits roux. Et emporte avec toi mon cœur dans ta poitrine. J'entends des enfants, là-bas. Ils se régalent à la seule pensée que tu viens vers eux pour leur caresser les cheveux. Je te vois voir leurs doux visages. Pleure, pleure, pleure. Tu leur diras des mots d'amour, pour moi aussi. Tu leur diras...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

(Nota — Redire à haute voix les mots qui suivent, tirés du livre précédent. Comme un pilier de pont aménagé sur cette rive-ci, pour relier deux points d'attache.)

Tous ces arbres presque dans ma cour qui ont tourné le dos à l'été  
qui ressemblent à des squelettes de poisson  
arbres mains ouvertes qui ne pensent qu'à se nourrir d'enterrés  
Toute cette lumière fantasque d'automne qui foment la neige  
Tous ces mots dits comme on dit qui tentent de faire sens  
sur le bout de la langue pour dire que l'on n'a rien à dire  
qui viennent aussi parfois s'allonger sur mes lèvres Paris Plages

Les émotions qui font parfois si mal dents déchaussées  
et le vaste effort de lisérer de soie le quotidien  
donnez-nous aujourd'hui notre paix de ce jour  
Le rêve qui rêve d'avoir rêvé du rêve de rêve demain  
en butte à demain justement demain larmes aux yeux  
qui traîne encore ses savates de souvenirs sans cœur

Les mots dits qu'il faut maudire tellement ils sont sans amour  
les choses sans couleurs précises sans reflets d'une autre vie  
ou semblables aux autres choses équipollence  
Des hommes en grande tenue marchent en claquant des talons  
avec leurs mallettes munies de serrure à combinaison  
des hommes des choses des regards comme si on les regardait  
pour ne pas les voir faire leurs hommeries de singes armés  
Les nucléoles de l'esprit qui voient le squelette de l'intime  
et les angoisses poitrinaires que nous faisons de peur de périr  
vapeur d'eau dans nos lunettes de vue  
ce grand cœur que nous avons en trop qui ne sert à rien du tout  
réglé comme un mort qui meurt à tout bout de champ  
tous les espoirs ne sont pas permis c'est clair

Tu étais là cet après-midi-là assise sur un tabouret  
chez ta copine marseillaise italienne en yeux noirs  
dans une lumière pétales de cœur une humanité palpable  
et du coup ladite terre-mère et son homme-fils avaient du sang  
des cœurs qui se battaient pour battre  
et je me suis dit que j'allais aller dès lors vers ton existence  
dans le sens des aiguilles d'une montre

Et j'ai tout de suite vu un chemin droit se glisser sous mes pieds  
des parulines poussaient leurs cris petit ruisseau Michel  
et j'ai senti des yeux de lumière venir se poser en douceur  
dans mes yeux vides cerclés de rides  
il fallait que je comprenne la raison derrière mes larmes prohibées  
je semblais il me semblait perdre la raison du plus fort

Tu étais là cet après-midi-là de toute ta splendeur efficace  
j'étais à genoux dans la vase à marée basse dans le varech  
j'ai dû te dire des choses de la vie que l'on ne dit pas  
qui ne se disent pas puisque je suis encore là  
et c'est clairement toi qui m'as fait dire non à moi longuement  
je t'aimais tout de suite sur-le-champ c'est la morale du conte  
comme si nous venions de la même enfance

Tu étais là et tout de suite ma vie a fait un vœu d'or  
mon corps a pris cœur  
et les petits mots de rien du tout ont vu grand  
un vœu qui clouait au sol les ombres tapies dans le noir  
comme si un œil voyant voyait à l'autre bout du monde

Tout dire tout le temps quitte à manquer de mots

Les herbes dansaient dans les parterres de terre  
et l'automne distribuait ses louis d'or    tu étais là débâillonnée  
le fleuve se gonflait le jabot pour dire qu'il est aussi la mer  
qui nous mène qui nous mène quand les mots d'amour  
prennent naissance dans le flot des émotions plus que vives

Tu étais là d'aussi loin que le virus de la douleur    nuque glacée  
quand on est couché pour pleurer de ne pas mourir  
et le doute du doute a été réduit en mille miettes    j'exagère  
à peine  
devant la multitude de bras ouverts de cet amour  
venu de nulle part en lèvres de partout



*Je propose à chacun l'ouverture de trappes intérieures, un voyage dans l'épaisseur des choses, une invasion de qualités, une révolution ou une subversion comparable à celle qu'opère la charrue ou la pelle, lorsque, tout à coup et pour la première fois, sont mises [sic] au jour des millions de parcelles, de paillettes, de racines, de vers et de petites bêtes jusqu'alors enfouies.*

Francis Ponge



(Moment d'égarement.)

Je    veux refaire les déclinaisons  
tu    me dis que c'est peine perdue  
el    fehomme  
nous ne sommes plus de ce monde    malheur  
vous peuplez un monde dont nous sommes absents  
illes ils elles

☆ ☆ ☆

Ce désir a la rondeur d'un vent chaud    nuées de lèvres encore  
cet espace sans place assise où nous nous agitions  
un monde comme un endroit particulier de perdition cinq étoiles  
le guide du routard est formel  
bel et bien beau et bon et vrai comme je suis là    ailleurs  
c'est clair    même si parfois je suis un rêve qui rêve d'être un rêve

☆ ☆ ☆

Des mots à terre ouverte que le ciel scrute  
pour savoir sans en avoir l'air si certaines phrases percent les bruits  
que font les usagers du monde    la bouche fermée  
même en parlant  
quand l'empreinte des vertiges fait terriblement peur à voir

☆ ☆ ☆

(Histoire de nœud gordien.  
Prière d'éteindre le cellulaire.)

Quand il est temps de se draper dans un vêtement trop grand  
comme un jupon jauni qui dépasse  
qui me fait ignorer à la grandeur qui je suis  
où quand comment je mourrai sous mon dernier regard  
je me serai pendu au sérieux histoire de nœud gordien  
comme un grand rêve éveillé qui fuit qui perd ses illusions  
qui ne sait plus ce que rêver veut dire  
qui ne mène nulle part au-delà des cendres dans des urnes  
J'aurai aimé notre maison car j'aimais te voir marcher  
dans ta maison toute nue

Corps sans cœur engoncé dans sa morale de basse-cour  
sans lucidité sans le moindre ciel qui dépasse de la tête  
il se balance à une branche tel un sac d'ordures ménagères  
pire comme un squelette non identifiable couleur terre

L'éclat de la nuit s'intensifie au rythme des morts qui meurent  
bras vides yeux desséchés feu froid

J'aurai aimé notre maison car j'aimais te voir marcher  
dans ta maison toute nue

☆ ☆ ☆





L'amour exact    au millimètre près  
au bout du couloir à droite puis    là  
vous demeurez immobile jusqu'au bout de votre mémoire  
puis là vous verrez je l'aurai sculpté de mes mains à mon aune  
des jours et des nuits vives pour arriver à nous paysager  
pour ne plus avoir à voir autre chose que ce qui se voit  
que ce qui se passe de toi en moi  
              notre village natal à nous deux  
et du temps tant de temps à temps dans une lumière seule  
              et en chairs gourmandes  
au large de tes yeux en tout temps    de ton visage  
              qui ne s'éteint jamais

Règne dans mes bras sinon je suis un livre vide



Tu ne penses plus je pense tu dors au grand galop  
tu scrutes la nuit de tes yeux laser noirs  
tu fais le beau temps dans ton lit fruits  
tu sens la lune qui perce à travers le store  
tu déjoues les ombres qui cherchent à nous chanter pouilles  
Tu cherches ma main    tremblante parfois  
tu fais celle où tu prends place  
              quand tu retrouves l'enfant fille de ton enfance

Mais dans ton front si avenir si rose c'est la vie  
qui s'allume dans le cercle restreint de ses douceurs  
en éteignant chaque bruit de nuit tapi dans le silence  
et tu sors de chez nous en entrant    émue  
dans ta maison percée de fenêtres et de lumières sublimes



De vivre malgré tout fait vivre  
même si la terre n'est plus un endroit propice à la vie  
de gré ou de force sur des tas de roches ou dans des temples  
    qui déparlent devant leurs maîtres-autels  
qui font pousser en nous des ruines des arcs-en-ciel sans couleurs  
Vite un lit pour nous coucher au plus pressé  
je veux dormir dans une chambre pour deux personnes  
mais dans une nuit exclusive   celle où tu officies

Chaleurs frénétiques allongées sur le sol  
pour mimer des gestes de soumission   la face rouge sang  
comme si les mourants savaient parfaitement mourir  
    de leur plus belle mort plus que de coutume  
pour se livrer cœur et âme à l'ignorance  
qui décline machinalement toute la journée le temps qui passe  
    comme un cauchemar téléguidé  
qui cache la peur d'un signe impénétrable  
plus grand qu'un dieu   que l'on dit dieu sans trop savoir  
    les yeux pleins d'eau  
pour survivre à l'impossible de faire plus

☆ ☆ ☆

Le nu d'une femme    de femmes nues    du beau visible  
dans un bain de seins nombreux mais trop peu  
à s'en lécher les doigts de la peau de partout  
paysages extraterrestres sucrés plus grands que nature  
qui font dresser les poils sur la langue française

Sur le boulevard blanc tout blanc de tes jambes arc-en-ciel  
sans arrêt comme un objet volant lumière non identifié  
en pleine course dans de sales draps propres  
dans un ciel de nerfs dressés à nous faire mourir  
le moins possible  
à moins que ce ne soit    misère    un phare à tort et à travers  
qui fait tourner des illusions taillées comme de faux diamants

☆ ☆ ☆

(Dôme d'eau.)

Elle étreint tout ce que je lui propose  
en disant des mots que je ne comprends pas  
et je me prends pour un autre    facilement  
par la force des choses    et nous sommes  
de l'eau rien que de l'eau    de l'eau de l'eau  
ventres à l'eau sortis de l'eau en nage    entre deux eaux

Je boirais bien un peu d'eau mais je n'ai pas soif

☆ ☆ ☆

Les oiseaux sont les pensées intimes des arbres  
le hibou songeur est éclairagiste de son métier  
même le vent la nuit ne saurait éteindre ses yeux ronds  
garnis de plumes rayonnantes qui hypnotisent

En revanche les seins sont les pensées des paumes  
paumes majesté ce qu'elle a donné d'elle en se donnant  
plus plus dans le lit plein de corps simplifié grand art  
les mamelons qui se redressent hautement mais calmement  
pour nourrir l'habitude de ne pas mourir  
Elle fait ses quatre volontés je n'ai qu'à bien me tenir

Ululements chants religieux feux feux jolis feux  
bruits de bouche cliquetis d'armes toujours et encore  
caresses qui craquent qui déparlent sous la pression  
cris d'origine suspecte ou est-ce une forme de langage intérieur  
pour survivre à la douleur de la chambre vide  
vivants qui se répondent chacun dans leur langue  
échos d'étoiles cœurs en chœur

A-t-on déjà entendu une chose pareille

☆☆☆

Je me parle. Si tu mourais tout de suite, là, je mourrais tout de suite. Là. Dans la seconde qui suit. Je ne me poserais même pas la question. Là. Je n'aurais plus aucune raison de vivre. Aucune. Si tu mourais tout de suite, je partirais avec toi. Sur-le-champ. Dans ton souffle dernier. Ce serait comme une lumière violente qui s'allume dans une chambre noire. Un flash. Aucune image dans mon cœur ne survivrait au désastre. De te perdre. Que tu ne sois plus là. Là. Je mourrais, tout simplement. Tout simplement. Je ne m'imagine pas un seul micro-instant, un seul millième de seconde, sans toi. Sans ton visage. Demain, tu vas au cinéma, tu viens de me dire que tu vas au cinéma, toute seule, et, pendant tout le temps que tu seras partie, je penserai à toi. C'est comme ça. Je me parle. Et j'ai des douleurs dans le cœur entier. Je te sentirai pleinement en moi. Tu seras là comme si tu y étais. Vraiment. Si tu mourais, je m'évanouirais directement dans la mort. Dans l'arrêt sur image complet de tout mon système. Mort. De tout mon long. Avec les yeux tournés vers l'intérieur du crâne pour te voir sur mon petit écran. Quelque part dans mes synapses audiovisuelles. Je ne sais pas ce que je dis... Je me parle. Tu ne mourrais pas, en réalité, puisque j'irais te rejoindre de toutes mes forces, tout de suite, comme une balle de fusil, là où vont les morts, en premier. En mourant. La mort est très contingentée, comme tu sais, et nous — les mort-e-s — devons suivre un protocole très strict pour éviter la cohue, l'anarchie. La mort est un exercice très réglementé, un mécanisme d'horlogerie hypersophistiqué. Ne meurt pas qui veut, quand bon lui semble. Non. Tout est hautement scénarisé d'avance. Avec les plus hautes instances de l'intelligence holistique. Pile-poil. Il faudra tous les deux se plier aux règles mortuaires, mais, au moins, je serai à tes côtés. Avec toi. En moi. En toi. S'il fallait que tu meures,

je me quitterais. Tout de suite. Je me quitterais, sans laisser d'adresse. Je laisserais ma peau et mes os sur le plancher. Et je partirais dans ton sillage. Je serais incapable de poursuivre plus longtemps ma vie. La vie sans toi. Tu m'as appris à vivre de toi, et je t'ai écoutée à la lettre. Je ne serais même pas intéressé à poursuivre seul, car, comme tu sais, je n'ai aucune propension à vouloir vivre. Ou, comment dirais-je, à continuer à me sustenter pour rester en vie. Aucun intérêt. Zéro. *Nihil*. Néantissime. Je n'ai pas le culte de mes cellules, et tu le sais. C'est toi qui as tout fait pour que nous soyons — du verbe « être ». Si tu mourais — je me te le répète —, je mourrais tout de suite avec toi. J'essaierais même de me faire une petite place dans tes bras morts. Je te suivrais comme un chien de poche. Je te suivrai, sois sans crainte. Inutile de te crisper en mourant, je te suis fidèle de près. De très près. Collé serré. Tout près. Sans bruit. Jamais je ne te laisserais partir toute seule dans un trou noir. Monstre. Morte en vie dans l'autre univers. Car tu sais bien que, quand nous mourons, notre cerveau passe automatiquement en mode « plénitude ». Le beau mot. Donc, notre cerveau atteint cent pour cent de ses capacités. C'est-à-dire, en gros, qu'il occupe cent fois plus de capacités que celles qu'il possède actuellement. Là. Tout de suite. Je dis « cent fois », parce que je dépare, mais il paraît que ce pourrait être « cent milliards de milliards de fois ». On verra bien. J'ai hâte de voir. Autrement dit, notre cerveau de fonction voit d'un coup sec, quand nous mourons, le grand TOUT. Tout le TOUT qui nous échappe quand on est en peau et en os. Et en eau, je dirais. Le grand TOUT. On le voit. On y participe. On est dedans. Nous sommes le grand TOUT. On le transporte en nous, mais en DOSSIER ZIP. Je me parle. Sur terre, on est bête. Nous sommes des adoreurs de veau d'or — et de son jumeau identique le veau dollar. Et on va même jusqu'à s'imaginer que,

si on ne cultive pas ses relations avec le veau dollar, on est des parias (dixit le SCHTRUMP armé du capitalisme US). Je digresse. Passons. Loin de moi. Si tu mourais, je mourrais. Je voudrais être avec toi dans le grand TOUT. Je voudrais que nous soyons unis dans le grand TOUT. Quand les trous noirs s'illuminent, s'allument comme un grand boulevard le soir. Quand on se met à comprendre. Tout ce qui se passe pour vrai et que l'on ne perçoit pas ici. Maintenant. Là. Mon ami d'enfance Charles Baudelaire a écrit : *Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles / La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !* Il avait intuitionné, ce Charles, le grand TOUT. Il savait, l'animal — avec tout mon respect. Je veux m'enfuir avec toi dans le grand TOUT. Multiplié par l'infini. Je veux multiplier à l'infini ce que nous avons vécu sur terre. Je veux revivre près de toi la simple réalité de l'amour proche — le dire en pleine pluie de roquettes tueuses et de bombes monstrueuses est absurde, je sais. Je veux découvrir avec toi la face cachée, pour l'heure, de notre cerveau qui brille dans les trous noirs. Je veux savoir si nous sommes les parcelles infimes de divin que nous pensons être — pas tous, mais plusieurs. Je veux savoir si ton rire retentira parmi les soleils, les lunes et les étoiles. Et ce, pour l'éternité. Plus un jour.

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

(À la mémoire de mon père. Sa chanson préférée : *Saint-Laurent*.  
Musique de son filleul, Robert Charlebois.  
Arrangements de Marc Beaulieu.)

J'habite un fleuve en Haute-Amérique  
Presque océan, presque Atlantique  
Un fleuve bleu-vert et Saint-Laurent  
J'habite un grand boulevard mouvant  
Une mer du Nord en cristaux de sel  
Agile, fragile, belle et rebelle  
Presque océan, presque Atlantique  
J'habite un fleuve en Haute-Amérique

Un fleuve tout plein d'animaux brillants  
De capelans, de caps diamants  
De baleines douces et de poissons volants  
J'habite un estuaire souffrant  
Un vieux géant à court d'arguments  
Il faut vacciner même les marsouins  
Débarbouiller bébé loup-phoque  
Des Grands Lacs jusqu'à Tadoussac  
Il faut laver l'eau, laver l'eau, laver l'eau...

Un fleuve par-devers Charlevoix  
Bordé de quais, de fermes, d'oncles Joseph  
De noms qui chouennent chez les Cajuns  
J'habite une suite de caps tourmentés  
À la mémoire des marins d'eau salée  
Des voitures d'eau qui l'ont défrichée  
Ils étaient des centaines, puis des milliers  
On est des millions amarrés aux marées...

☆ ☆ ☆





Je veux te dire « merci » pour la manière dont tu t'es comporté dans la mort. Ta mort. Ta propre mort. Tu as été exemplaire à tous points de vue. Un modèle. Tu m'as ébloui. Je te vois lumineux dans ma tête maintenant. Je me parle. Mais je te parle. En fait, je suis dans l'auto, en face de la pierre tombale qui porte ton nom. Au cimetière de l'Est. Rue Sherbrooke Est. Je te regarde. Et je veux te dire que je chéris à jamais deux grandes histoires de ta vie, chez toi, papa. Ton histoire d'amour avec ma mère n'est pas piquée des vers. C'est le moins que l'on puisse dire. Je dirais même que c'est une histoire spectaculaire. Ton grand amour, comme tu nous disais souvent. Et ton histoire de mort avec toi-même est très émerveillante aussi. Je veux dire ta mort, ta propre mort, et les mois qui l'ont précédée. Pour moi, ce sont deux grands axes qui ont construit ma vie et qui méritent toute mon admiration. Ton histoire d'amour, parlons-en, tiens... C'est du grand art, surtout au début. Donc, en 1942, par là, durant la guerre, tu étais stationné à l'aéroport de Bagotville. Entre autres, parce que tu es allé aussi enseigner à piloter dans d'autres villes de l'est du Canada. Alors, quand tu étais à Bagotville, où tu enseignais à piloter aux jeunes recrues, il t'arrivait de sauter dans ton avion *Harvard* jaune soleil et d'aller faire le « faraud » au-dessus du village de Baie-Saint-Paul. Là où habitait ta chérie. Et là, pendant de longues minutes, tu faisais des sparages au-dessus du village pour impressionner ta belle. On m'a dit que tu jetais des rouleaux de papier de toilette par le hublot pour faire comme des guirlandes dans le ciel de la Baie. Non, mais ! Tu appelais à la maison de ta chérie avant de sauter dans ton avion pour leur dire que tu serais là dans trente minutes. Toute la famille de maman montait sur le toit de la maison pour aller admirer ton spectacle aérien, pas piqué des vers non plus. Non, mais ! Quelle belle immense histoire d'amour en temps de guerre... Je suis ému.

Les gens du village, des aînés s'en souviennent encore, t'appelaient le « voltigeur ». J'adore (je pleure). Tu m'as montré comment il fallait aimer la femme que l'on aime. C'est beau, c'est poétique, c'est lyrique dans l'âme à mort. Elle avait vingt-quatre ans à l'époque, ta chérie. Vous vous êtes mariés deux ans plus tard. Et elle est décédée quelque vingt ans plus tard. Ses reins ne fonctionnaient plus. Ton avion s'est crashé ce jour-là, tu m'as dit, et je te crois. Ce qui reste, c'est ton histoire d'amour en avion durant la guerre. C'est unique. C'est gigantesque. C'est immensément inspirant, pour une tête heureuse comme la mienne. Je me parle, et je veux aussi que tu saches que ta mort, à toi, a été un chef-d'œuvre du genre. Pendant les quatorze mois durant lesquels tu as séjourné au CHSLD, le Manoir de Verdun, tu t'es préparé mentalement. Comme un pilote devant ses cartes. Tu savais ce qui s'en venait, bien évidemment. Mais tu vivais bien ta mort annoncée. D'ailleurs, les soignantes et les soignants du Manoir t'aimaient. Tout simplement. Tu étais un très bon élève pilote. Tu n'avais aucun caprice. Et, quand est venu le jour du dernier vol final bâton, tu as su parfaitement te comporter. Tu m'as dit, quelques jours avant de mourir, que tu n'étais plus très « causant ». J'ai pris ta main (je pleure). Quelque temps après, le téléphone a sonné à cinq heures et demie du matin, et je savais. Le *Harvard* avait quitté la piste. Tu m'as montré comment mourir. Je t'ai observé de près pendant les dernières semaines, et tu m'as bien tracé le plan de vol. Tu as continué à rire, à faire des blagues, à regarder la télé, à être gentil avec les soignantes. Chapeau ! Puis, tu as sauté dans ton avion jaune soleil, et tu as disparu dans les nuages. Une semaine après ta mort, tout à coup, au beau milieu de l'après-midi, je t'ai vu, de mes yeux vu, passer devant la fenêtre du salon de l'appartement où j'habite. Je ne te raconte pas d'histoires. Costume *charcoal*, sans cravate, chemise blanche,

le visage absorbé par quelque chose ou plutôt quelqu'un que tu voyais. Qui t'appelait peut-être. Tu n'as même pas détourné la tête pour me saluer. Tu étais du côté cour de la fenêtre, dans le vide. Oui, tu marchais dans le vide. Je me suis dit que j'hallucinais peut-être. Et puis non. Je t'ai laissé vaquer à tes nouvelles occupations. On aurait dit, cependant, si je peux me permettre, que tu venais de retrouver ta chérie de Baie-Saint-Paul. Ma mère. C'est tout ce qui compte dans la vie. Il faut croire que oui. L'amour. Dans la mort aussi, il y a l'amour, on dirait bien. Le lien qui nous fait vivre. Tu m'as enseigné à piloter deux belles, magnifiques, façons de vivre, et je t'en remercie hautement (je pleure). Sache bien que j'essaie, chaque jour, de les mettre en pratique. Veille un peu sur moi quand même. J'ai tendance à être inquiet, comme tu sais. Tu es mon pilote préféré. Je t'embrasse. Depuis le temps que je veux t'embrasser...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Hier durant la nuit plus grise que noire    à peine sur terre  
j'ai voulu m'assurer que ta couette sur ta chair faite de feu  
montait et descendait au rythme de ta respiration  
j'ai voulu me rassurer quant à l'exactitude du hasard  
et m'assurer que tu ne m'oublies pas dans tes prières  
si tu décidais de partir précipitamment pour l'immensité  
comme le font souvent les gens qui meurent vivants  
sans prévenir    une main sur le cœur  
une larme séchée au coin de l'œil    le visage désappointé  
J'ai vu bouger ta couette de plumes de canard  
je me suis arc-bouté sur ton cœur  
et j'ai pu voir de mes yeux voir ce que je pense de toi  
de tous tes rois de tes trois-mâts de ton quartier espagnol  
dans ta Gironde natale  
j'ai même vu un canard noir s'envoler dans le noir dis donc  
la belle affaire



Belle lumineuse    ses yeux lui sont montés à la tête  
il fait clair dans la chambre comme en plein midi  
du jour fou court dans toutes les pièces  
et nous n'avons encore rien dit  
pour tout de suite la mort n'est pas là où nous passons  
montée sur des talons aiguilles elle n'arrive pas à suivre



*On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux.*  
Pierre Reverdy



Je me parle. Je me redis tout haut ce qui se dit tout bas dans mes ombres. Parce que, souvent, ce n'est pas communicable à l'air libre. C'est péché comme... La « chose » ne passe pas dans le cadre de porte. Trop de tissus nerveux vont se détériorer. Vont s'arracher dans le cadre. Trop de sang. Trop de douleur. Trop de petite mort à supporter. Ingérable à l'œil nu. Un écrivain se parle avant d'écrire, me dit-on à l'oreille. Il tourne son crayon sept fois entre ses doigts avant d'écrire. Je suis mon plus proche ami et confident. Je me parle. Pour avoir une résonance. Je pense à la première fois où j'ai éprouvé du plaisir à écrire. À neuf ans. En quatrième année B. Chez les religieuses. Pensionnaire. On sortait le dimanche à dix heures, et il fallait être de retour le dimanche avant dix-neuf heures. Petit dimanche court avec mes parents. Je me souviens, j'écrivais dans un cahier ligné, à lignes doubles, avec un transparent derrière. C'était très beau, je trouvais. J'aimais dessiner les mots. Les lettres s'agglutinaient au bout de ma plume à l'encre, et les mots se formaient sous mes yeux doux. J'étais transporté. J'étais ailleurs. Complètement. Je me parlais. Cette année-là, durant les vacances, en juillet, j'ai été violé. À neuf ans. Mes parents avaient loué un chalet à Beebe, au lac Memphrémagog. Et j'ai été violé par le fils du propriétaire du chalet. Un homme dans la vingtaine. Un porc. Il était gros, gras, grand et fort. Avec de gros traits dans le visage. Bouffi. Cheveux en brosse. Un porc. Des yeux de porc nichés au fond de la tête. Il a dit à ma mère que nous allions à la pêche. Nous avons pris une chaloupe munie d'un petit moteur Evinrude. Et il m'a amené dans une petite île déserte. Loin de la berge. Il m'a dit qu'il voulait me montrer des prises de lutte. Le porc ! Il m'a demandé de me coucher par terre dans le sable. Une toute petite île. Puis il a commencé à me violer. Le porc ! Le porc ! Le porc ! Au bout de quelques secondes, mon esprit a coupé...

comme si j'étais le siège d'une panne de courant. C'était tout blanc dans moi. Mon être n'existait plus. J'avais quitté mon enveloppe charnelle pour aller me réfugier dans un arbre. Au-dessus de la scène. Comme un hibou. Je voyais mon corps par terre. Mort, j'étais, je crois. Dans l'arbre, je me suis dit, si je crie ou si je me débats, il va me tuer et me jeter à l'eau. Le porc ! Le porc ! Le porc ! Et il va dire à ma mère que je me suis noyé en perdant pied dans la chaloupe. Le porc ! À un moment donné, dans le nuage de blanc intense qui m'assaillait, je me suis vu me libérer, courir à la chaloupe, saisir une rame et frapper le porc de toutes mes forces paralysées, tremblantes. Neuf ans... Un enfant de neuf ans peut difficilement s'emparer d'une rame, plus grosse que lui, pour tenter d'assommer son agresseur. Impossible. Le temps que je saisisse la rame et que je m'élance de toutes mes forces... Non. Il m'aurait neutralisé bien avant. Mon esprit a quitté mon corps. Je me suis vu mort entre les mains sales du porc. Le porc ! Le porc ! Le porc ! Le porc ! De retour sur terre, je suis dans la salle de séjour du chalet en train d'expliquer à ma mère ce qui vient de se passer. Ma mère tremble. Blanche. Rouge. Elle prend ma tête entre ses mains et m'ordonne de ne pas bouger de là où je suis. De rester dans le chalet. Elle demande à la dame, du chalet voisin, de venir veiller sur moi. Elle sort précipitamment. Une lionne. Elle s'en va chez le locateur du chalet pour faire la tempête. Le lendemain, vendredi, mon père arrive de Montréal pour passer la fin de semaine. Le samedi matin, toute la famille quitte le chalet hanté. Je ne sais toujours pas si elle a tué le porc... Pourquoi revenir avec cette histoire soixante-deux ans plus tard ? Parce que le gérant de l'épicerie où nous allons faire nos courses le jeudi ressemble au violeur de mon enfance. Chaque jeudi donc, je reviens sur la scène du crime et je me dis que,

si je me le dis une fois pour toutes, les images du porc vont s'estomper à jamais. Cette partie de ma réalité va retourner à sa place dans le livre. Je me parle, et, quand un écrivain se parle, c'est bon signe. Habituellement. La prochaine fois que je verrai le gérant de l'épicerie, je verrai le gérant de l'épicerie. Sans blêmir. Sans être oppressé. Je me parle. Des lettres s'agglutinent au bout de mon crayon HB<sup>n°2</sup>, et c'est bon signe. Tant qu'il y a des mots, des phrases, des images, c'est bon signe. Bon signe pour ce qui est de la réalité de maintenant. De temps à autre, au cours des années, la cicatrice du viol était atteinte d'inflammation. Aiguë. Comme si la pointe d'un couteau allait et venait sur les tissus cicatriciels. Je me parle. J'avais toujours peur que la lame s'enfonce dans mes chairs. Est arrivé ce gérant qui, lui, a précipité les choses. Pour le pire. La plaie, ma mère l'avait bien désinfectée. Elle avait aussi suturé les chairs. Les cauchemars n'avaient pas duré trop longtemps. Neuf ans. Le porc ! Ma mère m'avait guéri, si on peut dire. Je me parle comme le font tous les écrivains du monde, j'imagine. Un écrivain a pour seul vis-à-vis, confident : lui. Ni dieu, ni diable, ni prophète. Seulement lui. Avec son cœur de mortel, parmi les mortels, qui montre la terre et quelques petites étoiles. Avec ses secrets qu'il diffuse depuis ses tempes. L'écrivain, mon meilleur grand ami, pour vrai. Il faut prendre nos « yeux fertiles » là où nous les voyons pour vivre un soupçon de la vie qui s'en échappe. Mine de rien, le soleil n'a rien fait pour le stopper, le porc. Le porc ! Il aurait pu, le soleil, le brûler vif, sur place. Comme un coup de soleil géantissime spontané. Le pulvériser. Non. Il n'a rien fait. Je me parle. Les oiseaux du voisinage auraient pu l'attaquer, ce porc. Lui crever les yeux. Non. Rien. Tout seul face à un monstre dix fois plus gros, plus grand, que moi. Le porc ! Depuis ce temps-là, je n'aime pas l'été ni le soleil. Je suis photophobe, m'a dit le spécialiste des yeux. Je n'aime pas l'eau non plus. J'avais tellement peur qu'il me tue.

Qu'il me jette à l'eau et qu'il m'assomme avec une rame. J'aurais coulé à pic, et il aurait raconté à ma mère que je m'étais noyé. Le porc ! Le porc ! J'ai une sainte horreur du soleil. Je me parle. Pourquoi sortir cette « chose » maintenant ? Je me répète. J'ai le droit. Aucune idée. Pour essayer de calmer ma crainte morbide de la lumière. Je ne sais pas. Pour me calmer les nerfs en général. Je ne sais pas. Pour arrêter de me parler comme si on était deux dans ma tête. Pour faire de la place pour autre chose. Quelque soixante ans plus tard... Le porc ! Il m'a dérégulé. Je veux regrandir comme un grand. Normal. Sans angoisser tout le temps à propos de tout. Et de rien. C'est épuisant. Même moi je ne me supporte pas. Je veux mourir tout le temps. Je suis la chose de la mort, avec un grand M. Je suis sa chaussette souillée. La mort n'a qu'une seule jambe, c'est bien connu. Je me parle. Je me souviens qu'en arrivant près de la rive, en chaloupe, j'ai sauté à l'eau et j'ai couru au chalet de toutes mes forces. Comme un fou. Il a dû réaliser, à ce moment-là, que sa petite proie allait le dénoncer. Le porc ! Je courais vite comme dans un film au ralenti. J'étais souillé. Le porc ! Mais j'étais deux dans ma tête pour le battre. Le porc ! Pour me battre. Pour ne pas mourir de mourir tout de suite. Quand on a neuf ans, il est rare que l'on veuille mourir tout de suite. Il est rare que je me baigne. Très rare. La dernière fois que je suis allé à l'eau, je me suis senti gros comme un petit poulet. On aurait dit que j'avais rétréci et que j'avais perdu l'usage de la parole. C'était dans le fleuve, à Baie-Saint-Paul, là où je suis né, il y a plus de soixante-dix ans. Là où vivait mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus. Que j'aime toujours. Mon gentil grand-père qui passait sa main dans mes cheveux. Est-ce que ma mère avait parlé de l'incident à ses parents ? Peut-être que oui. Et peut-être que mon grand-père aux yeux bleus bleus bleus veillait sur son filleul. Peut-être que oui. Je me parle. Peut-être que je me suis mis à me parler à moi-même

à la suite de l'incident. Je me parle, donc je suis. Peut-être que j'ai survécu en me parlant. Non. Si. Peut-être que j'ai reconstruit une certaine façon de vivre en m'apprivoisant. Il faut avoir une certaine attitude de joie pour vivre. Pas de joie, pas de vie, pas d'amour. Il fallait que je réapprenne la lumière, le soleil et l'eau. Il fallait que je renaisse. Dix ans après l'incident — le porc ! —, tout s'est écroulé d'un coup sec. Attaques de panique, angoisses, morbidité me tenaient par la peau du cou. Le psy, pendant quelques années. Pour me sortir des griffes du noir. Je n'y arrivais plus tout seul. Surtout après la mort très prématurée de ma mère. J'ai été victime d'un cataclysme. D'un tremblement de l'être profond. Je me parle. Mais je digresse. Mais je tremble moins. En ce qui concerne le gérant de l'épicerie, c'est à moi de prendre les mesures qui s'imposent. À moi d'intégrer le gérant dans mon réel. Si je le croise dans l'allée 4, je peux toujours le frapper avec une boîte de May West. Ou, dans l'allée 6, l'asperger copieusement de ketchup. Ou, mieux, je pourrais l'assommer avec une pizza surgelée, croûte épaisse. Ou, tout simplement, mettre un homard vivant dans son pantalon. Un homard sans élastique autour des pinces. C'est bon, c'est bon, on a compris. Je ne veux pas aller dans une autre épicerie. Ce serait contourner le problème. Mon système nerveux central se doit de régler le problème, de front, tout seul. Avaler l'image et régurgiter les os et la peau et les poils au pied d'un arbre. Comme le font les hiboux. Je ne vois pas d'autre façon de m'en sortir vivant. Il fait soleil aujourd'hui pour mes soixante et onze ans. Merci. Bon anniversaire, patate !

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

*On est nés pour que ça nous fasse mal.*

Réjean Ducharme

*Il s'agit à toute minute de se trouver des raisons.*

Roland Giguère

Tu viens vers moi comme un avenir  
mais dans les dédales de mes souvenirs  
derrière les ombres qui me brisent  
et les mémoires qui me chavirent  
il est des images insoumises  
aux idées noires de mes nuits grises

Tu m'embellis de toi, je crois  
quand tu me fais des scènes d'amour  
comme si tu volais à mon secours  
quand j'ai peur que la terre meure  
aux mains des brutes et des voleurs  
Mais il y a tes yeux, tes lèvres roses  
et, dans les draps, tes bras en croix  
je m'embellis de toi, je crois

Debout sur les galets polis  
tu veilles à mes désirs impolis  
tes caresses me donnent mes formes  
où fondent mes parfums de femme  
et je me défigure encore  
parmi les fauves de ton corps

Dans les rires de nos larmes  
tu descends, dans le sens du cœur  
les rivières blanches de mon corps  
Tu dis qu'un jour quand nous serons vieux  
qu'un jour le fleuve aura nos yeux  
et dans tes bras comme un été  
je me réveillerai dans l'éternité



(À la Clary de Vaudreuil qui a perdu sa jumelle,  
à la suite d'une tragédie. *Un peu plus.*)

Je ne peux plus dormir toute seule  
mes rêves sont pleins à craquer  
Je ne veux plus me réveiller seule  
sans tes mains pour me caresser  
sans plus sourire à ta vie  
qui se déplie au pied du lit

Ici j'ai ma part de secrets  
dans mon appart univers  
Je remonte le temps par la serrure  
en me maquillant tout de travers  
Et j'ai séché mille et une nuits  
à court d'amour dans mon grand lit  
Il fait un froid de loup, j'ai peur  
ton ombre vaste étreint mon cœur

Un peu plus et je courbais le dos  
je m'éclipsais sans dire un mot  
Je partais sur une voiture d'eau  
vers le pays sans compromis  
m'évanouir dans la nuit d'un cri  
jamais de la vie jamais de ma vie

Je suis un rêve en plein jour  
dans le manège des astres  
comme une étoile en plein jour  
en chœur avec les corps célestes  
Je suis une fille facile mais bien  
comme une grande épinette bleue  
dans la forêt de tes yeux verts

☆ ☆ ☆

(À Clary, G. F. Jumelles.)

Tu es partie sans dire un mot  
sur la pointe des pieds... là-haut  
Je me suis noyée dans ton cœur  
toi que je porte dans mes pleurs  
Ne me laisse pas seule dans ton miroir  
mes jours, toute seule, sont sans espoir  
Peut-être que tu dors encore  
moi, je rêve de toi, je perds le nord

Ma sœur aînée, ma comme-moi  
reste dans le sillage de ma voix  
Dis-moi surtout que tu vas revenir  
parmi mes mots que je n'ose pas dire  
Je ne te vois plus dans mon miroir  
je me perds de vue, je perds la mémoire  
Souvent je suis sans voix, sans ailes  
douce moitié, ma sœur, ma jumelle

Je ne peux pas vivre sans ta présence  
je brille par mes absences  
Et, ne meurs plus, je t'en supplie  
je ne sais plus rien de ce qu'on m'a dit  
Je vois ton sourire, je brosse tes cheveux  
tu vis toujours dans le creux de mes yeux

Mes nuits blanches sont si profondes  
maintenant je suis seule au monde  
Dans le miroir ton visage s'ouvre  
sur mon visage crème de jour  
De toutes nos forces de toute ma vie  
nous vivrons jusqu'à l'infini

☆ ☆ ☆

*et j'écoute la bête à mots  
qui remue dans ma bouche*

Bernard Noël



Des mots — je me parle —, des mots de maux qui disent des mots sans queue ni tête. Tout simplement parce qu'ils manquent de mots. En réalité, des maux déguisés en mots pour ne pas avoir à vivre ce qu'ils éprouvent. Des maux, des mots, vautours. Des mots qui veulent dire d'autres mots, des mots de société pour ne pas faire de vagues. Pour faire dans le vague absolu. Qui veut des maux des autres ? « Pardon, monsieur le dépanneur, auriez-vous l'obligeance d'écouter mes mots, s'il vous plaît ? », tandis que le gars du dépanneur tourne les talons et file dans le *back store* appeler le 911. Des mots à maux. Des mots sans mots. Des mots qui manquent de mots. Des maux pleins de mots (les pires). Des mots qui abusent carrément. Des mots faits main, dans la tête, qui laissent deviner ce qui se passe réellement derrière la palissade de mots. Des mots blesseurs. Des mots qui piquent, qui grattent, qui infectent. Des mots malades mentaux, comme. Des mots lénifiants, aussi, parfois. Des mots comme des semblants de mots pour ne pas dire les vraies affaires, les vrais mots. Des mots ventouses. Des mots pleins de vide. Des mots sans maux. Des mots anonymes. Des mots de soirée, ou de cinq à sept, petites bouchées en sus. Des mots dînatoires. Des mots carrément imbéciles. Des mots qui ne savent pas se conduire, ni en public ni au lit. Des mots goujats. Des mots d'amour qui finissent en « our ». Des mots de l'amour en retard, et de beaucoup, sur les mots de la haine — et ils sont légion. Des mots magiques qui font rire — *pleurer et rire, parler sans avoir rien à dire*. Des mots de tous les jours, comme des charentaises. Des mots qui traînent des maux, mais on ne voit pas de traces de violence, à peine les ecchymoses. Des maux de mots. Des mots cachés derrière les mots pour faire le bien paraître. Des maux cachés derrière d'autres maux, sans mots pour les dire. Muets. Des mots qui étouffent comme un boa. Des mots qui frisent le ridicule.

Des mots qui phrasent. Des mots qui se suivent mais ne se ressemblent pas. Des mots mal emmanchés. Des mots du coin de pays, ou de quartier. Des mots du fleuve bleu-vert — exemple : les voitures d'eau. Des mots désespérés, comme un frère qui meurt, affalé sur sa table de cuisine en formica. Des mots que l'on dit trop, que l'on répète, pour se désénerver. Des mots sans foi ni loi. Des mots qui se font sauter au nom d'un dieu. Des mots à ne jamais dire. Des maux qu'il ne faut pas dire quand on n'a rien à dire. Des mots nés de la dernière pluie. Des mots d'amour (encore) quand elle me prend dans ses bras, nombreux. Des mots la vie en rose, quoi ! Des mots qui donnent des ailes. Des mots assommoirs (souvent chez des parents inconscients). Des mots à mots imaginaires et délicieux. Des mots saprement bien gaulés. Des mots pour ne pas le dire. Des mots enfouis, morts. Mots morts de peine. Mots qui disent vague. Mots qui se donnent la mort. Mots uppercuts. Mots en diable. Des mots de plein jour en pleine nuit. Ou l'inverse : des mots la nuit comme le jour. Des mots qui font les caves. Des mots kamikazes. Des mots qui se relaient pour dire la même chose. Des mots bruits de bouche. Des mots électriques. Des mots de mots. Des animots. Des mots d'amour (encore) qui mangent avec leurs doigts. Des maudits beaux mots, de superbes mots des imagineurs, c'est-à-dire des poètes qui font des images en mots, qui ne sont pas à proprement parler des jeux de mots proprement dits mais des jeux de maux, c'est-à-dire des mots qui traquent la vie pour la détraquer, qui remettent le réel à neuf, c'est-à-dire des poètes qui créent des associations de mots, d'idées, qui font découvrir des choses qui donnent à réfléchir. Des mots au chocolat noir. Des mots à mort. Des mots qui se disent en silence. Des mots nids. Des mots dont on ne parle pas. Des mots qui se lisent sur une portée de silences.

Des mots de toutes parts. Des mots couverts comme les ponts sur de petites rivières. Des mots à manger ou à mâcher, c'est selon. Des mots qui ne disent pas les choses simplement. Des mots pour mots. Des mots-valises. Des mots qui se traînent les pieds sur le bout de la langue. Des mots qui se disent en un mot. Des mots de la fin. Des mots durs d'oreille. Des mots draps de soie. Des mots qui ne disent pas un traître mot. Des mots, des mots, des mots à n'en plus finir.

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Sens unique ton sang s'échappe t'irrigue flambe t'éternise  
nous enveloppe rouge de lucidité lézard  
comme s'il s'apprêtait à commettre un crime  
de lèse-majesté ou pire  
comme s'il riait dans sa barbe de la sale gueule du néant  
la bactérie mangeuse de chair cramponnée à la vie

Et tu nous dis des mots de désordre  
qui nous font perdre notre apparence  
qui fleurissent les draps

Aparté : tu parles aux morts aussi je crois



Tu mimes la pluie dans ton ventre essaim  
nuit de plein jour je flaire les chemins comme une bête  
où le cœur vide rompt  
Solitude versée sur son flanc sourire à deux entre quatre yeux  
dans des draps écarlates les désirs sont des douleurs exquises  
des ombres blanches sur cette terre à taire

Pâte à modeler mains mille abeilles l'envie de te manger  
tout rond

Femme qui voit hautement l'amour qui la fait jouir  
de tout son cœur à corps



Soigneusement tu t'enduis de lumière miel    petit soleil de minuit  
yeux de dentelle    et de petits ruisselets surgissent entre tes cuisses  
lieu d'alimentation couche-tard  
le grand feu de cheminée au cœur du corps  
dans lequel tu chemines et où tu deviens une conquête facile  
Nous sommes conviés l'un et l'autre l'un à l'autre et à l'inverse  
à ton repas pour deux à la carte

Lèvres aux lèvres la nuit n'est plus la nuit

☆ ☆ ☆

Parfume-moi

Elle a le cœur sur les lèvres la nuit comme le jour

☆ ☆ ☆

L'ordre de tes yeux en ordre de marche  
comme une volée d'outardes piailleuses  
je saurai mieux voir ce qui se détache de ton corps volant  
non identifié

Que tes mots étoilent le firmament de la chambre haute  
et que ton corps lourdement désarmé étreigne toutes mes nuits

☆ ☆ ☆







Pour tout me dire  
elle ne sait plus ce qu'elle dit et elle parle la bouche pleine  
de rêves en droite ligne avec ses yeux au bout  
comme si elle savait que nous allions mourir de rire de vivre  
d'être vivants ensemble et tous les deux  
Sans avenir illes vivent cependant



Ce cercueil sera une aile au-dessus de la ligne des mots  
une grande aile de poisson volant des îles Sous-le-Vent  
sorti tout droit d'un endormissement grâce à des baisers joyeux  
distribués en déshabillé pour tenir terre à la tête  
assis au bord d'un trou noir paisible noir de monde  
fin causeur pourrait-on dire à cause des échos  
Ces têtes chercheuses dans l'opacité taciturne  
sans circulation sans gens tristes sans tambour sans idéal  
comme les dix doigts de la main qui dessine conçoit  
des mots variables la tête la première dans l'éternel  
et davantage



Elle se vêt cependant qu'il se dévêt  
illes s'offrent à goûter leur corps à la fleur de sel  
il n'y a plus rien de réel que quatre yeux à l'unisson  
qui n'en font plus qu'un seul tout grand occupant toute la place  
et deux cœurs fous jetés dans l'arène des draps  
Tout ce qui est terrestre tout à coup se donne de grands airs  
et les mains démentes dans lesquelles vit la vie  
prennent la couleur nue du sang qui bat  
Illes se dévêtent cependant qu'illes se vêtent



(Faire avec.)

Ton visage est tout ce qui me reste  
de moi ton visage est ma plus belle enfance  
ma plus belle invention mon plus grand rêve habitable

Ton visage m'a donné raison  
d'avoir passionnément une raison de rester en habit d'os  
jusqu'à ce que ma peau cède toute seule comme  
un crâne déchiré mort accidentelle banale  
Je t'ai faite sur mesure pour me cacher des jours corrompus  
il ne me reste que quelques nuits pour comprendre  
les humeurs des saisons les cimetières les vivants en peine  
[et les femmes et les hommes qui n'aiment pas la poésie]  
J'ai des yeux qui ne voient plus rien de ce monde

Ton visage ce phare à feu fixe  
qui me dit où donner de la tête

☆ ☆ ☆

*Les forêts la nuit font du bruit en mangeant.*

Guillevic

☆ ☆ ☆

Quand nous nous dressons front contre front  
les yeux dans les yeux    peau à la fleur de sel  
pour essayer de savoir qui sont tous ces gens qui ont faim  
par petits groupes qui cherchent un sens    une tendresse  
dans les veines de la terre    dans les villes malades mentales  
et dans le sens des aiguilles d'une montre

Migrant-e-s réfugié-e-s vies inhumaines    nuits d'enfer  
apocalypse    les désordres ne se mesurent plus  
des humain-e-s qui cherchent désespérément la vie sur la terre  
comme au ciel  
Pourtant personne ici ne parle une langue étrangère

☆ ☆ ☆

Tu m'ouvres ton visage pâle tu n'as pas dormi de la nuit blanche  
ERREUR il a neigé dans le lit  
La bonne nouvelle dans ton rêve parlant  
c'est que les écrits d'hier restent souverains  
ils ne sont pas gommés par les écrits d'aujourd'hui

☆ ☆ ☆

(Mise au point.)

Le mal s'absorbe dans le mal  
L'amour s'accumule et s'amplifie dans l'amour  
Ce serait dans l'ordre des choses

☆ ☆ ☆

Il est des images qui circulent à petits pas nippons  
sur les murs de la maison  
dans ma maison des mots qui saignent et règnent et régissent  
Une clairière de mot à mot issue d'une ferme d'élevage de mots  
qui forment à s'y méprendre une obscurité rouge sang  
un cœur qui bat en dépit de toutes les misères du monde  
un cœur qui persiste et signe en rouge en dépit de tout

Tout net j'ai vu passer mon père mort  
de l'autre côté de la fenêtre du séjour de la maison  
dans le vide il marchait lentement par-delà le passé  
dans le vide en regardant droit devant  
l'œil triomphant la tête majuscule  
le cœur sûr de son amour  
de l'amour cœur vivant des morts  
Il semblait appelé par un ordre intime supérieur  
par un mystère aboli  
était-ce ma mère qui lui souriait et qui lui tendait les bras  
ou était-ce son sourire qui souriait à ma mère  
et le menait à son grand amour

VVeerrttiiggee



C'est vous ma mère... Je me parle. Je ne pensais pas vous voir ici, tout de suite. Vous êtes un feu follet, si je puis me permettre. Je me suis étendu par terre, comme je le fais tous les jours, pour libérer mon dos de ses problèmes cosmiques qui me font mal au dos, et j'ai senti tout à coup mes neurones me propulser dans un trou noir. Comme si je dormais sans dormir. Comme... En réalité, un trou noir des morts-vivants. Vous m'avez manqué, ma mère. J'avais vingt ans quand vous êtes morte. L'horreur dans la maison familiale, vous vous en doutez bien. En ce petit matin de janvier, à moins trente degrés. Rien de moins. Vous êtes morte dans votre maison, dans votre lit. Mon père était tellement en folie qu'il a démolì le chambranle de la porte de ma chambre quand il a voulu me dire que vous étiez... Il a oublié de tourner la poignée. Le pauvre homme. Je me souviens de son visage complètement défait, et le terme est faible. Il vous aimait tant et tant. C'est d'ailleurs grâce à vous deux que j'ai su comment aimer la femme que l'on aime pour la vie. Mais je suis bien surpris de vous voir. Je vous entends dans ma tête, même si je ne vois pas bouger vos lèvres. D'ailleurs, l'esprit que vous êtes ne porte aucun signe morphologique ostentatoire. C'est un mot qui vous fait sourire, je vois. En fait, c'est comme si j'étais mort, moi aussi, c'est comme si je visitais la vie d'après. J'apprécie. On est sans l'ombre d'un mot. Ou plutôt à l'ombre des mots. Vous êtes depuis toujours sans être morte quand vous êtes décédée. Je voulais vous dire, ma mère, aimante que vous êtes, que je n'ai pas compris pourquoi vous ne vouliez pas me dire que vous alliez mourir. Que vous étiez condamnée. Et ce, depuis deux ans. Papa le savait, lui. Le médecin lui avait dit que vos reins lâcheraient sous peu. Le pauvre homme gardait le secret. Il vous a dit un an avant votre mort que vous alliez mourir. Vous avez vécu un an tous les deux en sachant ce qui s'en venait. J'y pense et je tremble.

Vous ne m'avez jamais dit que vous alliez mourir bientôt, que vos reins vous empoisonnaient, que vos jours étaient comptés. Vous m'avez tout caché. Un jour, peu de temps avant votre mort, vous avez pogné les nerfs. Je m'étais peut-être approché de votre secret, sans le savoir, et vous avez paniqué. Nous étions assis à table dans la cuisine. Vous êtes devenue blanche. J'ai dû poser une question impertinente, et vous avez paniqué. Souvenez-vous. On aurait dit que le secret vous étouffait. Vous vous êtes levée et vous avez quitté la cuisine en trombe. Je n'ai pas compris sur le coup. Mais j'ai compris quelques jours plus tard quand vous vous êtes mise à ne plus respirer. Vous aviez rendez-vous ce même jour à l'hôpital pour subir une dialyse qui vous aurait sauvé la vie. Le jour de votre mort, au petit matin, vous aviez rendez-vous à l'hôpital. Rendez-vous à onze heures, et vous êtes morte à six heures. Je ne sais plus quoi dire... Je tremble... Six heures du matin, au mois de janvier. Moins trente. Vous étiez toute petite au fond de votre lit. Tellement petite. Et vous me manquez tellement pour m'apprendre à vivre. Quelques semaines plus tard, vers la fin de février, j'ai marché dans une tempête de neige monstre et je me suis dit qu'elle se devait de m'emporter. Dans la rue pleine de neige, sous les lampadaires. J'ai marché, comme un fou. J'étais absent de mon propre corps. Je ne savais plus où j'étais, qui j'étais. J'ai été recueilli, par hasard, par une amie de ma sœur qui habitait le quartier. Qui déblayait les marches de la maison familiale. Elle a tout de suite vu que j'avais l'air d'un revenant. Elle habitait la maison contiguë à celle de l'écrivain Hubert Aquin. Est-ce que j'y vois une synchronicité ? Non. Pas que je sache. Sauf que, quelques années plus tard, ledit écrivain s'est enlevé la vie dans les jardins du couvent Villa Maria, derrière chez nous. Là où nous habitons. Curieux.

Vous étiez, ma mère, la raison de mon drame dans la neige. Oui, je te vouvoie comme vous le faisiez vous-même avec votre mère. Il me vient une belle phrase d'un poète français que j'aime : *Les grandes pensées viennent du cœur*. Pourquoi ? Parce que les grandes émotions nous donnent du cœur. Et vous, maman, vous m'avez indiqué des pistes pour aller droit au cœur. Sinon, ça sert à quoi de se raconter des histoires de fantômes...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Et dans le trou noir mangeur de chair  
deux fois grand comme l'éternité  
surtout dans la dernière ligne droite  
une blanchisserie ouverte vingt-quatre heures à l'infini  
où on lessive le linge de corps au poids ou à la pièce  
et surtout n'oublie pas tes espadrilles fluo  
nous irons au bord de l'abîme pour voir si nous y sommes  
si nous sommes parmi les vivants que l'on nomme à voix haute  
et quand nos ombres rentreront dans nos corps  
nous saurons que nous sommes vraiment morts pour vrai

☆ ☆ ☆

Mon ombre se traîne les pieds sur terre    sur la terre  
              comme au ciel qui assiège de néant la terre  
mais moi je regarde je dure je me raconte des histoires  
avec ce corps troué presque bête    qui a une peur bleue du noir  
je demeure ici en ma demeure et toi    tu es partout  
parmi les morts les migrant-e-s les ensanglanté-e-s les brisé-e-s  
              en mille miettes

On aura tout vu sans voir les vilenies d'armes armées  
              qui déchargent de la douleur et des douleurs atroces  
ce n'est pas regardable ce que font les bombes  
              et des uns et des autres  
êtres décharnés    l'âme à l'air vicié    charniers à ciel ouvert  
nous ne sommes que l'ombre de nous-mêmes  
il n'y a plus rien au monde d'éternel

Fin du monde couleur de vampire    au pas de l'oie  
              au nom du mal

☆ ☆ ☆

Une journée qui dépasse de la robe de l'univers

Puis elle se glissa dans sa robe neuve moulante sans jupon

☆ ☆ ☆

Je me parle. Comme si j'étais une femme. Amoureuse. Heureuse. À mort. Je suis toute nue devant moi. Milieu humide à protéger. Touche à mon entrejambe. À mon petit lac salé qui déborde. De joie. De tristesse. De roseur sur ma peau. Je veux que ton troupeau de caribous emprunte le ravage entre mes cuisses. Je veux que tu me prennes dans tes bras pour que je puisse me laisser aller à mourir. À oublier que je vais mourir. Touche. Sens-moi. Sens tes doigts. Je te donne ma vérité la plus absolue. Je te suis liquide. Amoureuse. Fluidissime. Convaincue de ma peau. Femelle femelle. Immensément nue. Les pieds collés sur le plancher par des ventouses. Un grand coup de vent, et je plie mais ne romps point. Je veux surtout voir si je m'aime. Je veux perdre la tête de ma tête dans tes bras. Je me vois perdue dans ta bouche ensalivée. Regarde comment je suis quand je ne suis pas une autre. Touche. Touche à mes petites lèvres gonflées. Qui veulent se faire embrasser. Embraser. C'est important la salive sur mon corps. Crème de nuit. Dans l'entre cuisses. Mon entrebâillement est entrebâillé. Touche. Regarde mes yeux perdre la tête. Prêts à tomber par terre. Je suis bouillonnante de désirs. Je pleure le long de mes cuisses. De joie. D'amour. Touche encore. On dirait que j'ai perdu la raison du plus fort. Je n'ai plus de raison d'avoir une raison. Je suis une eau sauvage. Femme à faire. Atterris dans ta femelle affamée. Fais-lui perdre et la tête et le bec... Transformons-nous en feu sans artifices. Prends-moi. Crie-moi. Étale-moi. Marie-moi, veux-tu...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Des yeux taillés en brillant comme des diamants  
et qui servent à nous rappeler à l'ordre du réel et  
qui te servent à me rappeler à l'ordre  
même si la solitude profonde inscrite dans le ventre hors du lit  
est une blessure d'astre mourir sans vivre sans vie  
blessure faite à l'homme de bonne volonté  
qui cherche l'enfant parfait qu'il était  
fenêtre sans rideaux  
dans sa vie comme une pierre dans un trou noir  
où fument des fumeurs jaunes qui sentent le cendrier jaune



Ma face contre le froid  
figée dans un secret d'effroi  
les morts-vivants ont revêtu leurs habits de gueux  
car quand le piège attrape une proie entre ses mâchoires  
quand le sang comme un âne fige sur place  
et quand le thorax sonne creux quand on tape sur le sternum  
habituellement une autre personne a peur en écoutant à la porte  
elle tremble de toutes ses larmes salées mais ça passera  
mes condoléances et ainsi de suite

Et la terre inscrit une nouvelle perte au livre  
milliardièmes de milliardièmes pour les surpris d'être vivants  
surtout là en période de bombes intenses et de tirs de projectiles  
il faut se le dire mais sans hausser la voix d'un demi-ton  
la vérité pourrait couler  
les morts pourraient parler



Je me parle. J'ai entendu un petit bruit. Alors j'ai ouvert un œil et j'ai vu une forme toute blanche. Dans l'embrasure de la porte de la chambre. Je me suis dit : « Chouette, un fantôme ! » Mais non, en ouvrant l'autre œil, j'ai vu que c'était toi. Tu enlevais ta robe de chambre blanche avant d'aller au lit. Bon. Mais, si la forme en question avait été un fantôme, je me serais levé d'un bond pour aller me jeter dans les bras du fantôme. J'aime les fantômes. Ils sont bons pour la santé psychique. Trois minutes dans les bras d'un fantôme, et c'est la grande cure de nettoyage. Les fantômes, en nous accueillant dans leurs bras, nettoient du coup les impuretés, les acides gras, les particules d'acide gras, qui s'accumulent sur les neurones au fil des années. Et qui causent les démences. Trois petites minutes dans leurs bras de lumière, et le tour est joué. Les fantômes sont constitués de lumières vieilles, venues d'un autre âge. D'époques très anciennes. Toutefois, les « nouveaux » fantômes viennent du futur. Ils sont plus pointilleux avec les patients que nous sommes. Et ils passent beaucoup, beaucoup de temps, au cellulaire. Et à texter. Et à penser qu'ils vont régler les problèmes de cette planète avec Windows 10. Ils sont plus terre à terre, sans jeu de mots. Plus froids. De là, leur être de lumières plus crues. Moins dans l'affect. Plus dans les neurones. Gentils, oui, ils sont gentils. Mais les plus fameux, ceux qui sont presque partout, viennent du passé lointain. Leurs lumières blanchâtres sont tellement riches en protéines de toutes sortes, qu'on pourrait dire que ce sont des médecins sans frontières. Ils font partie d'une équipe volante. Ils nous prennent dans leurs bras, et, trois minutes plus tard, notre faculté d'analyse est claire, nette et précise. Et notre faculté de synthèse connaît un regain de vie sans égal. On dit même qu'il y a une équipe de fantômes spécialement entraînés pour aller, la nuit, distribuer du génie aux bébés. Et ce, partout sur la terre.

Le fantôme entre dans la chambre du poupon endormi et pose son index de lumière sur la fontanelle du bébé. Quelques secondes. L'enfant sera du coup plus intelligent dans la vie. Si, bien sûr, il prend le chemin de l'intelligence. C'est une façon d'amener la vie à devenir plus intelligente. D'année en année. Même si j'ai l'impression, de ce temps-ci, qu'il y a un sérieux manque de coordination dans la chaîne de production de l'intelligence humaine. Mais c'est moi... J'ai l'impression que le quotient à deux chiffres l'emporte sur le quotient à trois chiffres. Il suffit de pitonner une petite heure en regardant la télévision pour comprendre l'ampleur du phénomène. Mais c'est moi... Évidemment, il suffit de penser aux réfugié-e-s qu'on laisse mourir sur les rails de chemin de fer. La Terre se cherche un Président avec un quotient à quatre chiffres. Pressant, pressant. Les fantômes ont du pain sur la planche. C'est clair. En réalité, on pourrait presque dire que les fantômes de lumière que l'on voit partout, avec leurs grands yeux grands ouverts, sont les gardiens de la planète. Pour l'heure, c'est eux qui vont décider si la terre continue, ou pas, d'exister.

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Une corde pour se prendre à la gorge pour prendre le large  
quand le corps dit des maux funèbres funestes funéraires  
et que le visage se masque   grelottant  
derrière un masque un loup de gouttière

Au plus pur instant de ta grâce tout feu tout femme  
j'ai des frissons d'être un corpuscule d'homme de peu de foi  
avec des prétentions d'être indestruc-  
ti-  
ble   comme un innocent aux mains pleines

Exquise  
la spirale des lumières s'enroule à ton corps de dunes du Pilat  
te moule de formes exactes de couleurs rigoureuses  
de beauté lumineuse à marée montante  
le corps a pris ce qui appartient au cœur pour célébrer

Il est facile de reconnaître dans la rue une femme amoureuse

Mais la nuit est en ruine et nul ne peut dire l'heure qu'il est  
en quel siècle   sous quelle république   Qui fait la terre ?

☆ ☆ ☆

*Je SOUFFRE de vivre. Vouloir tant vivre, c'est une névrose ;  
je m'accroche à ma névrose, je m'y suis habitué, j'aime ma névrose.  
Je ne veux pas guérir. C'est de là que me vient cette peur bleue,  
cette panique dès la nuit.*

Eugène Ionesco

☆ ☆ ☆

*(Pour la suite du monde.)*

Mes jours de lune et mes nuits ensoleillées  
sont inscrits sur tes paupières grand écran  
comme une espèce de monde centré sur ton centre à tout faire  
le lieu de notre mémoire nouvelle  
le site d'un langage au cœur du cœur  
recroquevillé sur le toi sur mesure que je pense de toi  
pour que je voie avec tes yeux seulement à ma mesure  
dans mes yeux fermés bien dur dans un coin de l'abîme

J'aurai mis ma vie à ne rien comprendre de rien rien  
éparpillé dans le monde entier pour ne plus me voir  
humain parce qu'il est intolérable d'être humain  
Je me suis fait une solitude plus que de coutume  
pour ne rien voir de ce qu'il y a à voir à l'extérieur  
de nous de nous-mêmes  
je me suis dit en moi-même hors de mon apparence d'homme  
si je l'aime ce sera pour ma vie car pour la vie ne veut rien dire  
c'est insupportable

T'aimer toujours chaque jour  
c'est une petite truite qui fait de petites bulles  
dans le ruisseau Michel de mes enfances bénies  
sous le regard tendre d'un grand-père aux yeux bleus bleus bleus  
c'est aussi le dos blanc-bleu d'un blanchon qui fait son fanfaron  
dans le fleuve bleu-vert de l'Île-aux-Coudres d'un oncle Pierre  
[le filmeur le marsouin l'écrivaillant l'exploraterre le fleuvissime]

C'est dire oui de t'aimer toujours avant de renoncer à soi  
Encore faut-il qu'elle soit une soie



Tu n'as jamais vu tu dis ton père sourire    mémoire immense  
J'entends tout ce que tu me dis    et bien plus  
Je vois la route qui part de ton front même la nuit  
              comme un mot bringuebalant qui part du cœur  
J'entends tout ce que tu ne dis pas  
Je sais que je dois veiller pour que tu vives  
              sans que tu te voies te souvenir  
sans que tu te souviennes de te souvenir

☆ ☆ ☆

Tu règnes dans mes bras longs tu fais tes bruits de soleil  
              couché dans l'herbe  
tu es un instrument à cordes parsemé de mains profuses  
              un violoncelle aux accents toniques de rêves éveillés  
ou un fantôme dont j'invente les agirs à ma guise  
pour occuper mes nuits blanches à jouer à la chaise musicale

Et tes lèvres font semblant de parler pour se réchauffer  
tes seins m'imposent une minute de silence avant la rencontre  
              qui je l'espère de tout mon cœur sera interminable  
Je n'arrive plus à savoir si les mots donnent corps à ton corps  
ou si c'est ton corps qui donne des mots à nous dire  
pendant que l'amour se délie les jambes  
              comme un sportif de haut niveau

☆ ☆ ☆

Le monde n'est pas sage comme ton image mon amour  
mais je m'emploie à ne rien voir d'autre que toi mon amour  
pour m'assurer que je ne vois rien d'autre mon amour  
que moi qui ne suis qu'un produit dérivé de toi mon amour

Je te cache dans le monde entier de mes yeux  
pour m'assurer que l'on ne te prendra jamais vivante  
ton éclat est tellement haut en haut lieu que seule une étoile  
seule pourrait revendiquer ton statut  
même si la terre croule en ce moment sous les réfugié-e-s  
exsangues  
et leurs enfants qui pleurent dans le cou de leur père

Je ne sais faire qu'une simple et jolie chose à l'ancienne  
t'aimer d'amour comme dans les poèmes d'Éluard mon amour

☆ ☆ ☆

*Plus je m'explique, moins je me comprends.*

Eugène Ionesco

☆ ☆ ☆

Je me parle. Comme le font les morts en mourant. J'imagine. Lorsque s'enclenche le processus de fin. Je n'imagine pas, car, en réalité, c'est une amie qui est morte, sans mourir, qui me l'a dit. Elle donnait naissance à un bébé mort, à l'hôpital, et elle est morte quelques instants après la naissance du poupon. Quelques minutes. Cliniquement morte, comme ils disent. Puis, après son passage dans le tunnel de lumière blanche, hyper-blanche, elle a décidé de revenir sur ses pas. C'est elle qui me l'a dit. Plutôt que de se diriger vers le trou noir, au bout du tunnel, elle a tourné les talons. Elle est revenue dans sa chambre à l'hôpital. Je me parle. Mon père m'a dit la même chose. Ou presque. Juste avant que l'on implante une pile à cœur dans sa poitrine, il est mort. Quinze secondes. Les machines se sont mises à s'énervier. Mais, quand il est revenu à lui, je lui ai demandé comment c'était de mourir. Il a mis une tonne de secondes avant de me répondre. Ses yeux étaient très doux, comme jamais. Il a dit : « C'était velouté. » Joli, non ! Depuis ce temps, je n'ai plus peur de la mort. Je me parle. Pour me dire que l'on devrait pouvoir mourir quand on veut mourir. Dignement, bien sûr. Cela va de soi. Dans un lieu spécialement conçu pour les personnes qui veulent mourir. Qui ne sont ni malades, ni déprimées, ni folles. Mais qui veulent mourir, point. Tout simplement. Je me parle. J'en suis. Je n'ai jamais aimé la vie. Je n'ai pas le talent de vivre, contrairement à Paruline. Je suis trop toujours très inquiet à propos de tout. Tout. Et de rien, me dit-on, mais je ne crois pas. La vie m'est carrément insupportable. Intolérable. Atroce. Impossible. Infernale. Odieuse. Insoutenable. C'est assez, on a compris. Je sais, il y a des choses éblouissantes sur terre, je sais. Des pages de mes écrivains préférés, par exemple. Il y a aussi des choses terrifiantes, effrayantes, abominables, affreuses, effarantes... D'accord,

on a compris. Boko Haram, par exemple. Même écrire le nom me donne la nausée. Me fait vomir dans ma gorge. Des hyènes bipèdes. Je n'arrive pas à ne pas oublier les abominations de ce monde. Je me parle. C'est mon problème. Raison de plus pour ouvrir au plus coupant un centre de mort sur demande. On doit avoir le droit de mourir, quand on veut mourir. Dans la belle grande paix du cœur entier. « Bonjour, monsieur ! Vous voulez mourir ? Pas de problème. On s'occupe de vous. » Deux jours plus tard, je suis mort. Je l'ai voulu. En pleine possession de toutes mes facultés. Je l'ai eu « velouté ». Ils ont mis du chlorure de potassium dans ma soupe. Mon père, lui, aurait préféré dans son gin de quatre heures. Et je me suis éteint pour l'éternité, plus un jour. Merci beaucoup. Quand la vie ne nous tient pas à cœur, c'est la solution. Quand la vie n'est plus la vie, c'est la solution. Quand il faut se battre tous les jours pour rester en vie, c'est la solution. C'est nettement mieux que de se jeter en bas d'un pont ou devant une rame de métro. Ou de se mettre un canon de carabine dans la bouche. Louis-Marie, tu étais là, tout près, je vois... Viens qu'on se parle.

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

*[...], mais l'infini requiert la vitesse de l'idée.*

André Brochu



Tes yeux nul ne peut leur donner à voir ils voient tout à l'infini  
puisqu'ils ne sont point là où on les voit voir  
ils sont au bout du bout du bout des yeux oui  
là où on les entend manier ta pensée    mettre de l'ordre  
ils sont sur la veine qui fleuve ton front estuaire  
ils sont au fin fond de ton rire comme une étoile naine  
dans tes draps où parfois je cueille des larmes mûres  
dans ces nuits africaines où tu perds le nord magnétique  
          tu vois bien l'été la chaleur qui t'endiable  
          et m'émerveille  
dans le noir aussi parfois où tu es assise  
          en petit bonhomme sept-heures

Quels yeux tu fais tu as tu habites  
un soleil sur la glace qui fait l'œuf au miroir



*C'est par la femme que l'homme dure.*

Paul Éluard



Écoute ce qui ne se dit pas d'une oreille inattentive  
écoute écoute belle bouche que tu es agile fragile  
pour tendre des pièges au corps qui vocalise  
écoute toute la vie de toute une vie  
qui m'est entrée dans le sang par une veine souterraine

Nous sommes dans une vie assemblés dans les brouillards  
de notre solitude  
sur les cendres du passé intérieur  
pour réussir notre lendemain quand tout n'existera plus  
quand je ne te verrai plus dans la maison prendre feu  
quand tu seras sans visage comme un été de pluie  
lorsque nos noms se seront effacés d'eux-mêmes  
fichiers corrompus  
dans une nuit blanche qui sera la dernière  
avec des mots qui ne fonctionnent plus

☆ ☆ ☆

Ton odeur de femme étreinte joues rouges seins roses  
cuisses fauves  
prise sur sa couche sans robe et en nage  
ton corps feu de joie prend des formes de lézard incandescent  
Je nous sculpte une nuit dans un nouvel astre en lèvres de partout  
une nuit à tête chercheuse pour sarcler la terre pour savoir  
hors de tout doute déraisonnable  
d'où nous sommes quand nos idées fixes fixées sur nos crânes  
trottent dans le sens des aiguilles d'une montre

*Belle* amour pour avoir désiré mes désirs  
pour avoir converti tes lèvres de ciel pur en ruches à miel  
au palmarès de tes yeux comme un air connu  
pour avoir épinglé des baisers salés dans mes nuits blanches  
et configuré la circulation de tes bras dans mes artères  
mes rêves peuvent prétendre exister  
comme une réalité de première ligne  
et lorsque tu t'absentes pour une simple course en ville  
je perds le sens de l'espoir je me mortellise je parle tout seul  
je dirais que je suis submergé par la folie des mots des maux  
que je vois dans ma tête des choses que je ne devrais pas  
voir



Tu te vêts à ta guise de brindilles lumineuses  
comme des astres trapézistes  
et tu jettes sur les murs des gallons de couleurs pour faire vivant  
et on croirait à t'entendre que tu refais le monde à l'envers  
à l'endroit et tous les fondus au noir disparaissent  
au ciel de mes rêves  
La mer à boire tu incarnes l'avenir tu fais ma loi  
pour un temps qui n'a pas vraiment le temps  
qui cache la trotteuse des secondes avec sa main heureuse



Ce sucre d'orange qu'elle a au cou à la nuque écrin  
de ses parfums les plus subtils  
Mes lèvres s'émerveillent en rosissant comme un jeune amoureux  
et quand j'ai le malheur d'en parler à la neige fourrure de janvier  
la neige fond

Au cœur vivant des vivants s'il en reste  
ces mille et une nuits ourlées de rêves  
jusqu'à devenir des sortilèges auxquels personne ne croit  
plus où peut-on trouver une apparence qui nous sied  
dans ma société de petites lois de privilèges de parvenus  
et d'enfants soldats qui passent leurs journées à caresser leurs armes  
et d'enfants d'à côté qui jouent à des jeux de guerre avec leurs amis

Nous nous tenons aux branches pour faire vrai comme je suis là  
mais qui oserait croire que nous sommes ici vraiment  
qu'il y a eu des humains ici là tout de suite



Je dors debout dans tes rêves efficaces    malgré tout  
comme une fenêtre ouverte sur nos bras frais  
              dans nos draps blancs  
cependant que s'agitent des images de la terre brûlée là là et là  
rasée par des inhumains qui broient les filles qui lisent  
Animaux d'un autre âge munis de dents de vampire  
              qui pissent le sang  
ils sont des fanges à ciel ouvert    des fosses à purin    là là et là

Plutôt mourir que de les voir faire mourir  
à coups de machette ou en vidant leurs chargeurs en riant  
Voyez comme ils tuent la raison là où le cœur a ses raisons  
mais des femmes continuent à lire  
les combattants de l'amour continuent d'aimer aimer  
les enfants continuent de rire  
les jours continuent de prendre la juste mesure de la vie  
et la terre est bel et bien là    droit devant

☆ ☆ ☆

Comme une abeille empêtrée dans son miel  
belles chairs belles plages belles dunes  
qui ignorent totalement que tu es debout dans la lumière  
que tu as quitté tes chaussures ouvertes pour m'envahir  
pour patiner le plancher de bois franc jusqu'à l'amour  
de mes premiers jours en homme  
plein soleil sur tes seins qui se croient seuls saisis d'effroi  
s'il faut en croire leurs petites têtes enflées auréolées  
de tout petits petits yeux doux qui s'ouvrent quand on les lèche

Pas de draps pas de blouse pas de dessous pas de deux  
je te sens sens dessous dessus de partout à la fois  
gyrophare

Et ce n'est pas tout ta bouche entre tes cuisses  
est un grand astre rose brillant luisant scintillant  
qui me prend la tête lorsque je suis sourd de moi

Ton évidence poétique sur le parquet une pieuvre

☆ ☆ ☆

*Je serre contre moi l'idée de ma propre mort ; elle est mon bien.*

Jean-Michel Maulpoix

☆ ☆ ☆

Je me parle. Je ne t'ai pas reparlé depuis ta mort, Louis-Marie. Ta mort violente. Violentissime. Je t'ai laissé revenir vivre dans mes pages, mais on ne s'est jamais reparlé. Quelle mort, tu as fait retentir ! Quelle mort ! Et tu m'as précipité dans les limbes pendant des mois. Des mois, te dis-je, sans exagérer. Sais-tu comment j'ai réussi à m'en sortir vivant ? Un jour, plusieurs mois après ta mort, j'ai pris mon courage à quatre mains... il y avait aussi tes mains... et je suis allé voir ton frère aîné à Baie-Saint-Paul. Et là... Et là, j'ai fait un honnête homme de moi. J'ai demandé à ton frère si je pouvais utiliser ton prénom et si je pouvais, surtout, te laisser venir vivre dans mes pages. Mes pages de livres. Et là... Et là, ton frère m'a tout raconté. Tout. Dans les moindres détails. Je sais, par exemple, que ton cerveau... j'ai du mal, je te prie de m'excuser... que ton cerveau... Je sais que ton frère a recueilli avec des pincettes les plaques de ton cerveau qui étaient collées sur les murs de ta chambre. Ton cerveau était collé sur les murs de ta chambre. Louis-Marie, Louis-Marie, Louis-Marie. Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir ainsi mettre fin à tes jours ? Avec ta carabine de chasse. Le canon dans ta bouche. Louis-Marie, c'est la première fois que je t'en parle. Louis-Marie, toi que je considérais, et que je considère toujours, comme mon frère aîné. Louis-Marie. Mon frère aîné de quelques années de plus que moi. Que s'est-il passé, grand dieu du ciel ? Tu souffrais de vivre à ce point ? Tu ne pouvais plus t'endurer vivant ? Tes yeux noirs, tes cheveux en brosse, ton sourire de musaraigne, tes taquineries... Quand j'étais jeune, quand tu étais grand. Quand, l'été à Baie-Saint-Paul, tu t'occupais de moi, quand on jouait au croquet, quand on allait à la chasse. Tu étais mon modèle d'homme. Je me définissais par rapport à toi. Je voulais être comme toi. Louis-Marie, quelle fin atroce tu t'es donnée.

Tu m'as donnée. J'en souffre encore après toutes ces années. Imagine. Un canon de carabine dans la bouche, et tu tires. L'horreur. Ton frère m'a tout raconté. Pendant trois heures. J'étais, je ne te dis pas... Louis-Marie, qu'est-ce qui t'a pris ? Toi, le bolé en math. Prof de math. Et ta fille... Je n'ai jamais osé rencontrer ta fille. Quand je pense à elle, mon cœur se tord littéralement de douleur. Tous les jours encore, j'ai des images qui viennent courir dans ma tête... en riant. Oui, en riant. C'est comme ça que je nous voyais. Et que je nous vis toujours. Heureusement, si je puis dire. Je ne peux pas concevoir de te voir « mort », puisque tu viens souvent me voir dans mes pages. Tout à coup, tu arrives, et on se parle comme dans le bon vieux temps à Baie-Saint-Paul. Dans la cour de la maison rouge chez tes parents — là où ma mère est née, oui tu le savais... Il y avait toi, ton frère aîné et tes deux sœurs. Tu viens dans mes pages, et je me permets de continuer à vivre. Normalement. Comme si j'avais un frère aîné. Que j'aime. Et que j'admire. Même si... Ne fais plus jamais une chose pareille, je t'en supplie. C'est comme si tu me tuais, moi aussi. Louis-Marie, mon ami, mon frère de sang. Je suis toi. Tu es moi. Et, quand je pense à nous, je dis « j'ils ». Dans ma tête. Quand je me parle. Si jamais tu voulais récidiver, cette fois, tu m'amènes avec toi. Ce sera nettement moins extrêmement difficile à supporter. J'appuierai sur la détente moi-même, si tu veux. Louis-Marie... Je ne veux plus que tu t'en ailles. Sans moi. Si jamais tu veux te faire éclater le cerveau, encore une fois, fais-le dans ma tête, je t'en supplie. De cette manière, je pourrai au moins te garder en moi pour le reste de ma vie. Je suis toi. Tu es moi. Une toute dernière petite chose : on pourrait jouer au croquet, si ça te chante...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

(À quand l'holocauste nucléaire provoqué par l'ÉI  
pour éliminer les non-croyants et terminer l'Occident ?)

Ils ont tiré pour ainsi dire sur toute la terre entière  
tiré mitraillé pulvérisé assassiné  
pour faire peur aux arbres pour terroriser les villes  
pour raser les cultures et bientôt les cathédrales  
pour chasser les parulines sans ombre tellement elles sont rapides  
et les rêves qui volent avec elles  
pour brûler les livres et honnir les écrivains de malheur  
pour déséquilibrer l'équilibre si fragile soit-il  
pour nous faire saigner hors de nos veines  
pour éteindre tout ce qui est allumé pour faire le bien  
pour détester voire battre voire abattre les femmes qui lisent  
pour que toute la vie ne soit pas immédiate  
pour nous empêcher de faire nos nuits pour nous purifier

Nous ne serons plus libres que dans de vrais bras sans armes  
dans des chambres chaudes qui ne servent pas à dormir en paix  
ni à fabriquer des armes de poing  
ni à habiller des enfants en bombe

Dans tes yeux qui dérivent du bout des yeux la terre  
tu donnes à mes couleurs d'homme mal appris sur le tard  
un teint d'enfant qui atteint l'être tout entier  
que les bruits grands bruits du monde cherchent à faire rougir

☆☆☆

Lune noire aux idées noires dans le noir de la nuit noire  
les preuves de l'existence de la vie se font discrètes  
mais tu es déjà chaude dans les draps frais  
meilleurs que du pain frais  
et je vais me réfugier dans tes sables émouvants farouches  
à l'écart d'une foule de foules noires de monde  
les bras en l'air du temps comme des drapeaux blancs  
illes ne savent plus où donner de la tête d'épingle  
dans leur chorégraphie illes se prennent en photo pour s'assurer  
qu'illes existent  
sous vide pour prévenir les chutes mortelles pendant le vertige  
visage crispé débris d'ombre dans les yeux

Lourdes cuisses lisses pour périr en ta demeure  
me jeter dans le vide de ton miel  
où tout est dit en quelques mots déments  
ta peau texture de pétale de rose orange où je m'étourdis  
front bas comme un animal qui flaire l'abondante peau ronde

De beaux grands bras nus qui s'ouvrent couple qui s'embrase  
immensément comme un grand poème charnel  
tatoué sur le cœur de l'humanité



Maintenant il n'y a plus de porte par où sortir au plus vite  
pour s'enfuir au plus vite sans apporter ses effets personnels  
Il n'y a plus de soleil entre voisins pour démêler les jours  
dans chaque fenêtre la terreur veille cadavre agrippé  
la vie la mort se font peur à mourir s'intimident se menacent

Le sang figé aux sirènes de malheur  
qui veut croire quoi quand comment la bombe va exploser  
sans qu'on l'entende  
il y a des milliards de gouttes de sang à cent lieues du drame  
sommes-nous entrés dans cette scène de la fin  
où les humains en sang se montrent leur sang

Je suis curieux je veux voir pour le croire  
comment je vais mourir explosé

☆ ☆ ☆

J'oubliais... je me parle en parlant. Peut-être que nos cerveaux neuronés, si beaux soient-ils, représentent un pixel de l'arborescence cérébrale d'un Grand Tout, quelque part dans une *forêt vierge folle* univers de trous noirs. Qui sait, qui peut dire... Ah oui ! *Cargo Vénus*, un beau livre amarré devant chez moi. Ville-Marie, le 18 août 2015. Pour paraphraser l'auteur, j'ai lu ses pensées. Mes doigts de paysan de Baie-Saint-Paul — petit-fils d'un commerçant et d'un éleveur de renards argentés — tournaient les pages de son existence. Et j'étais là près de lui, sans me soucier un seul instant du fleuve bleu-vert que j'habite. J'étais collé contre lui, comme un enfant, et je n'ai pas raté un mot, un signe, un souffle, une goutte de sang lyrique (et je sais de quoi je parle). « Sans le poème, dit-il, au fond, je ne suis rien. » Moi non plus. Bref, après avoir lu et relu son livre de toutes les intimités, de toutes les écritures du cœur, je me suis levé pour aller ranger précieusement ledit livre dans ma petite bibliothèque de poésie, qui se trouve devant ma table de travail. Et, à ma grande surprise, plutôt énorme, quand j'ai essayé de ranger le livre, ce dernier ne voulait pas rentrer dans le rang. Et c'est là que je me suis aperçu que son livre battait comme un cœur qui bat... J'ai bien dit « battait comme un cœur qui bat »... Émerveillé, j'étais, je suis... En pleurs. Un livre vivant... J'ai tout de suite déposé le *CARGO* sur ma table de travail, sous mes yeux. J'ai donc un autre cœur qui bat en permanence au cas où mon vieux cœur de soixante-dix ans déciderait d'aller voir ailleurs si j'y suis. Non mais quelle histoire ! Du jamais vu ! Quelle immense affaire ! Un homme en Haute-Amérique qui vit avec deux cœurs... Non mais ça s'peut-tu ! Je me parle. Encore et encore. Tout le temps en fait. Comme une vieille fille. Parce que si je dis comme un vieux garçon, c'est impossible. Les vieux garçons, jeunes ou vieux, ne parlent pas, point. Ce frère, que

pourrait être cet homme, l'autre jour, quand je suis allé chez lui, m'a fait toute une peur. Terrible. J'en tremble encore de tous mes membres. Quand il est venu répondre à la porte de chez lui, il était cadavérique. Je pèse mes mots. Cadavérique. Et, quelques minutes plus tard, il est mort. Sous mes yeux. Assis à sa table de cuisine en formica, il est mort. J'ai pu, je ne sais pas comment j'ai fait, mais je l'ai transporté aux urgences de l'hôpital. Et ils l'ont ressuscité. Littéralement. L'urgentologue m'a dit que, si je ne m'étais pas pointé chez lui à midi, à minuit, il était mort. Mort. J'en tremble encore ! Il était assis à la table, et tout à coup sa tête est tombée lourdement en avant. Sur la table. Plus rien. Il ne répondait plus. Mais avant qu'il pique du nez, une intuition, je lui ai demandé s'il voulait que je le laisse mourir en paix. J'aurais respecté sa décision. Ou s'il voulait que je l'amène à l'hôpital. Il ne se souvient de rien du tout. Même après sa résurrection à l'hôpital, il ne se souvient de rien. Il a été confus pendant deux semaines. Son système avait crashé. Il n'avait plus aucune ressource. Il était brisé, détruit, anéanti. Sa glande thyroïde, le chef d'orchestre du corps humain, était à plat. Et il ne se nourrissait plus depuis des semaines. Et il consommait bière sur bière, joint sur joint. Mélange mortel. Les fumeux de pot ne vont pas sauver la planète, ce n'est pas vrai. Il est passé à un poil de mourir. Un poil. Je veux qu'il le sache. C'est important qu'il le sache. Durant les premiers jours de récupération, il pleurait sans arrêt. Il pensait à sa fille qui vit à Vancouver et qui a changé de nom parce qu'il ne s'est jamais occupé d'elle. Et il passait son temps à dire « je suis tout seul ». S'il avait voulu mourir, je l'aurais laissé mourir. J'aurais respecté ses dernières volontés. Je peux comprendre que sa vie ne vaille pas la peine d'être vécue. Les gens qui veulent mourir devraient pouvoir mourir dans un grand lit dans la belle paix du cœur entier. Pas en se jetant en bas

du pont Jacques-Cartier, pas en se jetant devant une rame de métro, pas en se pendant, pas en se tirant une balle dans la tête. Non. En pleine santé physique et mentale, nous devrions pouvoir mourir en paix. Quand on veut mourir. J'aurais donc longuement pleuré de le voir mourir, mais je l'aurais laissé mourir. Dignement. Devant moi. Je me parle et, tout à coup, je ne sais plus quoi me dire. Je ne sais plus où j'en suis... L'huître en dedans de moi s'est refermée. Je veux lui dire que je l'aime mais je n'y arrive pas. Pleinement. Que partiellement. Et je ne saurais dire pourquoi. Quelle tristesse...

[Peut-être que la vie que l'on vit, là, est un rêve éveillé, un simple rêve des plus banals, dont on se réveille en ouvrant les yeux pour mourir.]

Peau étoilée de fins mots qui se collent sur le bout de la langue  
bleus pour la plupart comme du ciel échappé du ciel  
et trépignant de venir au monde les larmes aux yeux  
un livre est en train de s'écrire sur toi à rechercher les mots exacts  
et ton cœur est sorti de sa cage de vers  
ton corps existe pour me donner du cœur au ventre

Encore plus nue depuis que les mots empruntent élégamment  
l'alphabet des baisers secrets  
et je ne te reconnaîtrais pas tellement vivement tu te ressembles  
en vain jusque dans ton sommeil décoiffée  
et tu te rassembles en ton plaisir étreint au point rose de la rosée

Défaite pour l'occasion comme il se doit  
tu te refais sous chaque étreinte en te défaisant  
comme un bébé naissant ou du cœur pur qui affleure

Tu as disparu de l'existence pour me faire accroire que j'existais

Il est une fille aux yeux séparés de mes yeux dans tes yeux  
sous tes paupières de femme à songes astéroïde de lumière  
vous formez un couple illimité aux effluves de salin iodé  
enveloppé dans un seul drap maître de coton pour lit simple

J'entre enfin dans tes bras monde je vis de toute ma vie



(Asthmatique.)

Ce décorps de toi il est partout où je suis peuplé de solitude  
c'est mon abri antinucléaire  
Cette image de toi en toi me revient  
chaque fois que mes yeux perdent le fil  
je me rééquilibre en fixant un point de ton visage sans âge  
sur l'horizon juste au-dessus du grand gouffre aspirateur central  
Plancher plafond tout y est pour que je puisse respirer  
un inhalateur à la main  
pour que je puisse vivre sur terre entre quatre murs  
à moins que ce ne soit qu'un rêve élargi tenace  
dans lequel il faut fermer les yeux pour voir de près ou de loin  
L'immonde est partout aussi je sais  
nous connaissons la forme de sa tête entourée de tentacules  
les actes des hommes n'ont de cesse de faire vomir les hommes  
le sang qui coule les os qui sont broyés  
les têtes arrachées les enfants qui hurlent  
je pleure j'entre chez moi voici mon seul crayon et mes notes  
je recommence à partir d'ici  
et je défendrai ta vie au péril de ma vie  
Tu as voulu me transformer en caresses dans le concret du temps  
je suis réglé pile-poil sur ton être de céans j'y suis pour la vie  
c'est tout je n'en demande pas plus je suis sourd de moi  
et je suis avec toi quand je suis tout seul sous un jour  
presque parfait femme de joie  
même des rayons de soleil se perdent dans ton lit enchanteur  
séjour pour deux personnes petit déjeuner inclus

Tu m'enveloppes



Les horizons s'entrecroisent au delà de l'infini de tes yeux grisants  
infini idée fixe dans un azur glacé de glaciers géants  
où les dieux voyagent en première classe bien sûr

Mes mains toucheuses sont doublées de paumes en plumes  
tandis que tes formes d'aube qui commence à blanchir la ville  
se forment pour me donner du sens

Tout à l'heure tu avais revêtu ton corps de randonneuse  
celui qui pourtant efface les routes  
et qui donne à la terre un guide précieux précis  
dans lequel les lieux et leurs ressources se transforment  
en relais et châteaux  
Je ne dis pas la vérité je la dis toute

☆ ☆ ☆

De bout en bout du bout du bout du monde  
l'été lit s'entend sans silence  
ta robe bleue sur la chaise ciel immobile  
tam-tam sur nos tempes le sang fait un fou de lui  
il y a quelqu'un à l'intérieur qui est prêt à passer aux aveux  
un dompteur de petits fauves qui vivent uniquement dans les lits  
Prière de répondre par retour du courriel

☆ ☆ ☆

Feux liquides et doux    ciel écarlate  
bruit de murmures qui se racontent des peurs  
le vent qui passe en passant rafraîchir l'oreiller  
tout dure encore un instant    tout va



J'obéis à une réalité absolue    toi  
qui me sommes de te regarder regarder la terre avec tes yeux  
avec aussi le cœur le plus simple  
pour que j'y voie comme il faut le grand souci d'être un homme  
puisque tout est visible de partout quand on y regarde de près  
quand on y voit que toi dans la nuit    à feu et à sang  
la nuit des autres est aussi la mienne

Dans tes yeux une caresse de nuit s'écrit là toute douce  
pour effacer les éclats de nuit qui précèdent  
la lumière tout à coup s'émeut et il n'y a plus rien d'autre  
l'immensité tout à coup se tait au creux de tes mains  
je suis une paruline    au fond de tes bras je bégaie  
au fin fond de tes cuisses je détruis le temps  
comme une bête domestiquée bien apprise



Le monde se dépeuple de monde  
le malheur des malheurs lui ne manque de rien

Pourquoi es-tu si belle au fond de ton désir ?  
Parce que tu sais que je ne saurais résister à l'océan de tes bras







Pour t'offrir une petite pensée    la nuit comme le jour  
rien n'y fait    j'ai le cœur en charpie  
Une fleur dans une main    un enfer dans l'autre  
et ce goût de terreur dans la bouche dans mon monde  
comme un fondu au noir qui n'en finit plus

Suis-je seulement vivant    où vont les morts  
pourquoi suis-je l'ombre de l'ombre d'une ombre en la matière  
je ne voudrais surtout pas finir aveugle dans mes yeux  
je veux être visible    je ne veux pas finir mes jours et mes nuits  
dans une résidence pour personnes comme moi

J'ai peur de te perdre dans les décombres qui n'en finissent plus  
j'ai peur que ta vie ne serve plus à rien  
ta vie passionnée ta bonté divine tes bruits de vie ton plein ciel  
pleinement sur terre comme un paysage sidéral  
ce grand jour que tu fais même la nuit  
la nuit comme le jour  
qui me permet de faire mes jours qui n'en finissent pas non plus  
sans perdre la raison

Parfois souvent je te regarde de près très près  
dans ton lit pour voir si tu dors ou  
si je rêve que je rêve que je rêve



(Cette lettre.  
Sur le comptoir de cuisine, près du téléphone.)

*Je me parle, Paruline. Comme si je te parlais. Pour te dire que je t'aime, oui. Oui. Tout simplement. Sans l'ombre d'un doute dans mon esprit. Mais pour te dire aussi que je ne m'aime plus. C'est fini. Cassé. Abîmé. Je ne veux plus de moi. Je m'énerve rien qu'en pensant à moi. J'ai fait mon temps, comme disait mon père, dans son temps. Je veux rendre ma vie à la vie. À la mort. Oui. Je veux que tu me pardonnes d'avance pour le geste que je m'apprête à faire. Contre nature, oui. Je veux que tu saches que ma vie insupportable, en dedans, n'a rien à voir avec toi. Rien. Rien. Rien. Toi, tu es simplement grandiose. Et belle. Et vive. Et réelle. Et... Tu m'as permis de vivre vingt-cinq ans de plus. C'est grâce à toi, entièrement, à ta tendresse de tous les instants, à tes rires d'ado, à tes caresses bleu ciel. C'est énorme ce que tu as fait pour moi. Sache-le. Toujours. Mais là, moi, j'ai atteint les limites de ma vie. De mes capacités de vie. Comme on pourrait dire. J'ai atteint mon niveau d'incompétence. Je ne m'aime plus un seul instant. Je m'exaspère moi-même, comme ce n'est pas possible. C'est comme si, oui, je manquais désespérément d'énergie renouvelable. Je préfère, dans les circonstances, m'en aller. Ailleurs. Au diable vert. Dans un trou noir quelque part dans un autre trou noir. Si le cerveau continue à faire des mises à jour dans une autre dimension, je penserai à toi tout le temps. Je t'attendrai. Toujours. J'ai un sérieux problème de joie, je crois. Je n'arrive jamais à ne pas être inquiet. Tout le temps. Toute la journée. Et c'est épuisant. Je suis mort de fatigue. Et je me fatigue. Autant mourir de ma propre mort. Tout de suite. Ce sera plus simple que de me traîner les pieds toute la journée.*

*J'ai mal au corps partout, ce qui n'arrange rien. Et j'ai surtout mal à mes entrailles bénies. C'est trop pour moi. Mon système crashe à tout bout de champ. Pourtant, mon père était un bon pilote. Je ne me veux plus. Je ne peux plus m'avoir comme corps. Ni comme âme. C'est mauvais sur toute la ligne. Je préfère partir. Nous laisser. Je sais que tu vas pleurer. Mais je sais aussi que tu vas finir par comprendre. Tout. Moi et ma position intenable. Et ma vie qui ne vit plus. Qui dévie, comme disait une Marie sage. Je sais que tu vas souffrir. Mais dis-toi que, finalement, c'est pour le mieux, pour moi. Je n'aurai plus le poids du monde sur les épaules. Et tu n'auras plus à vivre avec un être tourmenté. Tu réussiras à t'en sortir, tu verras. Je t'aiderai, si je peux. Ne m'en veux pas. Dis-toi que c'est pour notre bien à tous les deux. Notre plus grand bien. Comment je fais pour me parler en te parlant à l'oreille ? Je ne sais pas. Mon crayon fuit de sang. Tu es mon immense grand amour. De tous les temps. Je veille. Je veille sur toi. Je viendrai te tirer les orteils cette nuit. Crois-moi, c'est mieux que je ne sois plus dans la maison. Je pollue l'air. La vie m'est insupportable. La mort aussi, si je puis dire. Sois belle et très toi. Crois-moi, je ne peux pas m'imaginer vivre sur cette planète plus longtemps. Trop d'écœuranteries. Trop de morts par balles. Trop d'exploitation des humains. Par des non-humains. Trop de chienneries dans les chaumières. Je n'en peux plus. Si tu n'avais pas été là durant toutes ces années, je ne serais plus là. J'ai l'âme poreuse. Trop. Je suis meurtri. Plein d'ecchymoses. Comme un animal battu. Il faut que je m'échappe de cette cage à supplices au plus vite. Permits-moi de m'échapper. Laisse-moi aller. C'est pour notre mieux-être à tous les deux. Crois-moi. Je t'emmène avec moi dans tout mon être. Je ne ferais pas ce geste si je savais que tu n'es pas forte.*

*Tu es forte. Sensible et forte. Tu trouveras la façon d'estomper mon geste de fou. De te replacer. De comprendre. Pour continuer. Mieux vaut nous séparer de nous. Pour le meilleur et pour le pire. Mon amour. L'air est difficilement respirable. Comme s'il n'y en avait pas. Ou peu. Ou pas assez. Une angoisse me serre le cœur. Je pense à toi, Paruline. Je te respire dans le cou, et ton odeur me libère des griffes de l'angoisse infernale. Mon amour, ton amour.*

Louis-Marie

Mes bras mots d'un amour en poil de loup  
pour finir d'exister sans trop de mal sans trop faire le mort  
parce que la terre à taire fait trop de mal à voir  
    au plus fort des ombres des tombes  
trop de couteaux trop de kalachnikovs d'engins explosifs  
de mines patibulaires de camarades tueurs trop de têtes de rat  
qui saccagent la vie qui jouent à se faire des morts  
    avec des explodeurs  
qui brûlent les âmes fines  
    les femmes de tout ordre    les liseuses

Je n'en peux plus de pleurer    vivant  
J'ai beau arriver avec des mots ronds plein les mains  
j'ai beau ne pas te dire ce que tu ne veux pas entendre  
comment dire je voulais te dire mais j'y arrive à peine  
que j'embrasse les arbres quand je vais en forêt  
j'ai l'air d'un vrai fou fraîchement échappé    mais j'y tiens  
parfois aussi je fais l'arbre moi-même    le bouleau pleureur  
    les bras en croix ou meurs  
en espérant qu'un grand duc au vol silencieux vienne se poser  
    sur ma tête et me dévore le cerveau  
J'ai un nid de guêpes dans le tendre du cœur

☆ ☆ ☆

On ne réduit pas au silence le silence lui-même  
Aimer cette femme me fait aimer être un homme  
Les hauts sons produits la nuit dans le plus grand silence  
sont des lettres sans mots lancées au ciel pour faire des étoiles  
Quand tu ouvres les yeux tu me donnes la vie

☆ ☆ ☆

*Je n'ai jamais écrit de poème sans toi.*

Paul Éluard

☆ ☆ ☆

Tes lèvres volantes pour tracer du ciel  
pour que mes mots s'y reflètent  
ton sourire architectural pour nous donner un toi à moi  
ta beauté simple comme un rire d'enfant  
[Alice, Rose, Juliette, Sophie, Laurence]  
ton intelligence intelligente une lame dressée en plein soleil  
ta peau de lune sentimentale  
qui me donne des ailes de mains palmées pour quitter la terre

☆ ☆ ☆

Quand le soleil reprend conscience au bout de la nuit  
tuournes au beau la belle et nous rions ensemble  
Plus je me réveille à tes côtés plus je ne sais plus  
lequel de nous deux est l'hôte de ces bois  
pendant que les moineaux étourdissent les érables fins causeurs  
Et tu souris dans mes paumes abondantes  
et mon chagrin d'hier comme il ne s'en fait plus  
où tout s'est dit à propos des ombres qui se créent la nuit  
mais qui ne sont pas du noir de noir de nuit  
et mon chagrin alors se replie comme une sensitive

Il n'y a pas de paradis au numéro que vous avez composé

☆ ☆ ☆





Parfois quand je te regarde de plus près comme une loupe  
fouineuse  
sans même soupçonner que tu me regardes te regarder  
tes yeux s'absorbent dans ce qu'ils voient  
de ce qui se voit à l'œil nu  
et je me prends dans tes yeux à regarder ce que tes yeux regardent

La nuit je sais tu usines tes yeux du lendemain neufs  
des yeux qui ondoient d'un clignement à l'autre  
que personne ne saurait peindre ni écrire à l'oreille  
des yeux de grande envergure qui te permettent de planer  
pendant des heures mais tu n'oublies jamais que tu aimes  
pour débusquer les ombres et les supprimer  
pour me donner à voir si j'y suis si j'ai bien vu

☆ ☆ ☆

(Extrait d'une chanson intitulée *Immensément*.)

Je rêve de toi, de tous tes rois  
De la Nouvelle-France et des trois-mâts  
Je prends tes châteaux, ton Lavandou  
Je te donne mon fleuve, mes caribous  
Tu me fais goûter ta langue française  
Je t'apprends à marcher sur la neige

Belle-de-minuit jusqu'à midi  
Quand tu es toute nue, j'en veux encore  
Parce que j'apprends ton cœur par corps

☆ ☆ ☆

Un coup au corps qui atteint le cœur tout entier  
un chant qui s'élève quand tu te couches dans ton lit  
et quand tu embrasses la nuit ma main qui dort dans ton lit

☆ ☆ ☆

(Fondu enchaîné.)

Sans draps je fais le lit je suis son lit  
et son sang effectue des manœuvres navales  
au large des îles de son cœur

Et plus elle joue les inconnues plus je la connais  
je porte sa tête je suis sa force  
et si j'avais ses yeux je ne manquerais de rien

☆ ☆ ☆

*Les grandes pensées viennent du cœur.*

Francis Ponge

☆ ☆ ☆

Peuplé de toi  
de tes rires de tes yeux de ta vie de tous les jours et contre-jours  
et de toutes tes nuits je m'accorde au féminin  
nous ne nous éloignerons jamais pour aller à l'envers  
je sais que tu peux allumer des étoiles s'il le faut  
d'un seul coup d'œil s'il le fallait je sais  
je sais que tu ne m'oublies pas quand  
tu oublies d'acheter du pain  
je sais que quand tu comptes les étoiles tu fais un chiffre rond  
je sais que tu ne dors pas quand tu as une épaule découverte  
je sais que nous ne sommes jamais tristes  
ensemble ce serait trop triste  
je sais qu'il y a des mers de larmes  
dans tes mauvais rêves de jeune femme  
tu sais que je sais que je veille  
je sais que quand tu marches dans la rue le soleil te cède la place  
en souriant  
je sais que nous nous souviendrons de nous  
quand nous aurons perdu la mémoire  
je sais que nous mourrons ensemble  
c'est ce que l'on dit entre les lignes

Mais je ne saurais te dire  
tout ce que j'ai à te dire



Tes mains qui savent parfaitement me transformer en toi  
tes mains qui creusent des rivières de caresses incandescentes  
mains qui dessinent mon coeurps  
mains qui sculptent de petits animaux de compagnie  
des mains qui volent sans bruit comme des hiboux la nuit  
des mains qui fendent les rayons de soleil  
pour en faire du petit bois de chauffage

Paumes tous azimuts pour désembuer le miroir de l'humanité  
où les feux de la terreur sont dressés criant comme des putois  
aux quatre coins barbelés de chaque pays  
où l'homme tire à sa fin à chaque coup de feu  
où l'oppression oppresse le possible et l'étrange

☆ ☆ ☆

Nous entrons sous terre sous un ciel remuant  
nous sommes entrés sous terre à la suite de l'holocauste nucléaire  
l'éternité nous y rejoint pour la toute dernière fois  
temps détruit  
demain

☆ ☆ ☆

Me voilà paré de ton œil qui voit tout  
d'une vue haute définition qui me fait voir plus loin  
que le bout de mon nez

☆ ☆ ☆

Tes bras cette nuit m'ont fait fermer les yeux  
j'ai pu dormir un peu sans corps et sans reproche

☆ ☆ ☆

(Et bien plus encore.)

Je ne veux parler que de ton visage à tue-tête émouvant  
à toute épreuve et bien plus encore et encore  
ton visage sur lequel de grandes volées d'outardes  
nous laissent croire que la mort est déracinable  
puisque de petites toutes petites plumettes tombent du ciel  
se détachent du ventre duveteux de l'éternité  
où nichent nos cœurs nos visages nos yeux  
et beaucoup plus encore très beaucoup

☆ ☆ ☆



## **SMART Hard Disk Error**

**The SMART hard disk check  
has detected an imminent failure.**

**To ensure not data loss, please backup  
the content immediately and run the Hard Disk Test  
in System Diagnostics.**

**Hard Disk 1 (301)**

**F2    System Diagnostics**

**ENTER   Continue Startup**

**System Diagnostics**

**F1    System Information**

**F2    Start-up Test**

**F3    Run-in Test**

**F4    Hard Disk Test**

**F11   Error Log**

**ESC   Exit**



C'est la vie. Une puce hyper-sophistiquée, faite en Chine, enfouie dans les entrailles de l'ordinateur — je me parle — vient tout juste de décréter unilatéralement que le disque dur de mon ordinateur est en voie de s'éteindre à tout jamais. De rendre l'âme. De péter au frette. Panne majeure en vue. Dans quelques heures. Qui sait ? Un AVC carabiné. Est-ce un signe ? Oui, un signe que ledit livre doit s'arrêter ici. *Hic et nunc*. Un signe qui dit clairement, nettement et précisément que le livre est terminé. L'ordinateur est foutu. Le technicien a été formel : ce n'est pas un virus. Le disque dur agonise vraiment. Livre terminé donc. C'est la fin d'un grand amour. De ma vie. Je me parle. Dans ma vie. Dans la vie. Cette foutue vie si difficile à vivre. Voire impossible à vivre quand on est le moins lucide. Ou alors, vivable, mais en faisant de l'eczéma, de l'asthme et des allergies. Des métastases. Pourquoi les humains n'ont-ils pas, eux aussi, une puce savante qui les avertirait de l'état de leurs entrailles... Pour l'heure, nous sommes des pixels d'une immense lumière immense qui, pour l'instant, prêche dans le vide. *Major hard disk failure*. Non, mais ! Accident vasculaire cérébral. Hémorragie cérébrale carabinée. Mort imminente. La mort. La gueuse. Cette mort de tous les instants. À l'écran, tiens ! ceci : REPRISE DE WINDOWS... Mais pour combien de temps ? Je ne peux pas vivre comme ça, tu comprends. Impossible. Je n'y arrive pas. Tout simplement pas. Voilà vingt-cinq ans que je vis à tes côtés. Et, grâce à toi, j'ai pu vivre vingt-cinq ans de plus. Grâce à toi. C'est tout toi qui as fait vivre ma vie. Battre mon cœur. Je vis dans le sillage de ta vie. Mais, là, j'ai frappé un mur. Le mur. Je suis désorienté. Défait. Un champ de ruines. Comme tout ce que je vois autour de moi sur la planète. Tueries. Massacres. Monde affamé. Pas d'eau. Néant. Corruptions des pouvoirs publics. Je suis incapable de vivre sans penser aux autres.

Obsession mal placée, tu me diras. Tu as fait en sorte que je me rende, tant bien que mal, jusqu'à aujourd'hui. Là. Tu as gagné ma vie. Et ma grande scène d'horreur suprême, ce serait que tu partes avant moi. Avant ma mort. Je tremble d'horreur quand j'y pense. Mille fois par jour. Comment puis-je respirer avec ce manège infernal dans la tête ? Impossible. Plutôt mourir. J'aime mieux mourir. Moi, avant toi. Parce que... je ne sais plus quoi dire... pour m'en sortir... je perds pied. Je tremble d'horreur. La vie m'est insupportable. Tellement je t'aime trop. Plus que tout. Laisse-moi partir, je t'en supplie. À genoux, comme si je croyais en un dieu. Tu te suffis à toi-même, toi. Pas moi. Laisse-moi partir. Nous serons en paix tous les deux. Nous serons ensemble, mais différemment. Dans des lumières distinctes. Tellement je t'aime, je t'aime tellement. J'aimerais partir. Je veux partir. Je ne veux pas me laisser seul. Je suis trop mal fait pour vivre. Je n'ai rien de ce qu'il faut. Il me faut toi, mais je ne veux pas continuer à vivre. Tu as ce talent supérieur. Pas moi. Si nous avions eu une fille, il en aurait peut-être été autrement. Dans ma tête biscornue. Je ne sais pas. Il fait noir tout à coup. Tellement noir. Même la neige dehors est noire. Je t'aime tellement. Quand tu ris, quand tu dors, quand tu parles, quand tu te passes de la crème sur tout le corps. Je t'aimerai toujours. Plus encore depuis que je sais que je dois partir. Te quitter, mon amour. Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Appelle ta sœur, dis-lui de venir. Elle t'aidera. Je t'aiderai aussi. Ne sois pas triste. J'ai tellement mal partout, si tu savais. Je suis complètement inadéquat. Notre appartement, c'est un peu moi. Reste. Fouille dans mes papiers, je t'ai laissé des notes, des mots d'amour. D'amour. Mon amour. Mon bien grand amour. J'ai mal. Il y a une bête en dedans de moi qui me grignote, et je vais la tuer. Mon amour. Mon amour. Mon amour.

Je me glisse à l'instant dans tes bras pour... pour nous dire des mots qui... je divague. La nuit comme le jour, je prendrai soin de toi. Je veillerai. Sois belle et très toi. Je t'ai tout dit, ou presque, Paruline.

En poussant doucement la porte de la chambre 630, en pleine nuit, l'infirmière s'aperçoit qu'il y a un couple dans le lit. L'homme gît inerte, et, à ses côtés, la femme tient la tête de son mari dans ses bras.

Paruline pleure en silence. Son visage enfoui dans le visage de Louis-Marie.

[ Cité-du-Havre, arrondissement de Ville-Marie, le 3 novembre 2015. ]

*La nuit comme le jour*  
a été mis en ligne en juin 2016